HARTMANN ET MILLARD | - LE TEXAS

BRINLEY.
4725

LIBRARY OF CONGRESS.
Chap. F395
Shelf F8 H3
UNITED STATES OF AMERICA.

59
688
UU.

LE TEXAS,

Ou Notice historique

SUR

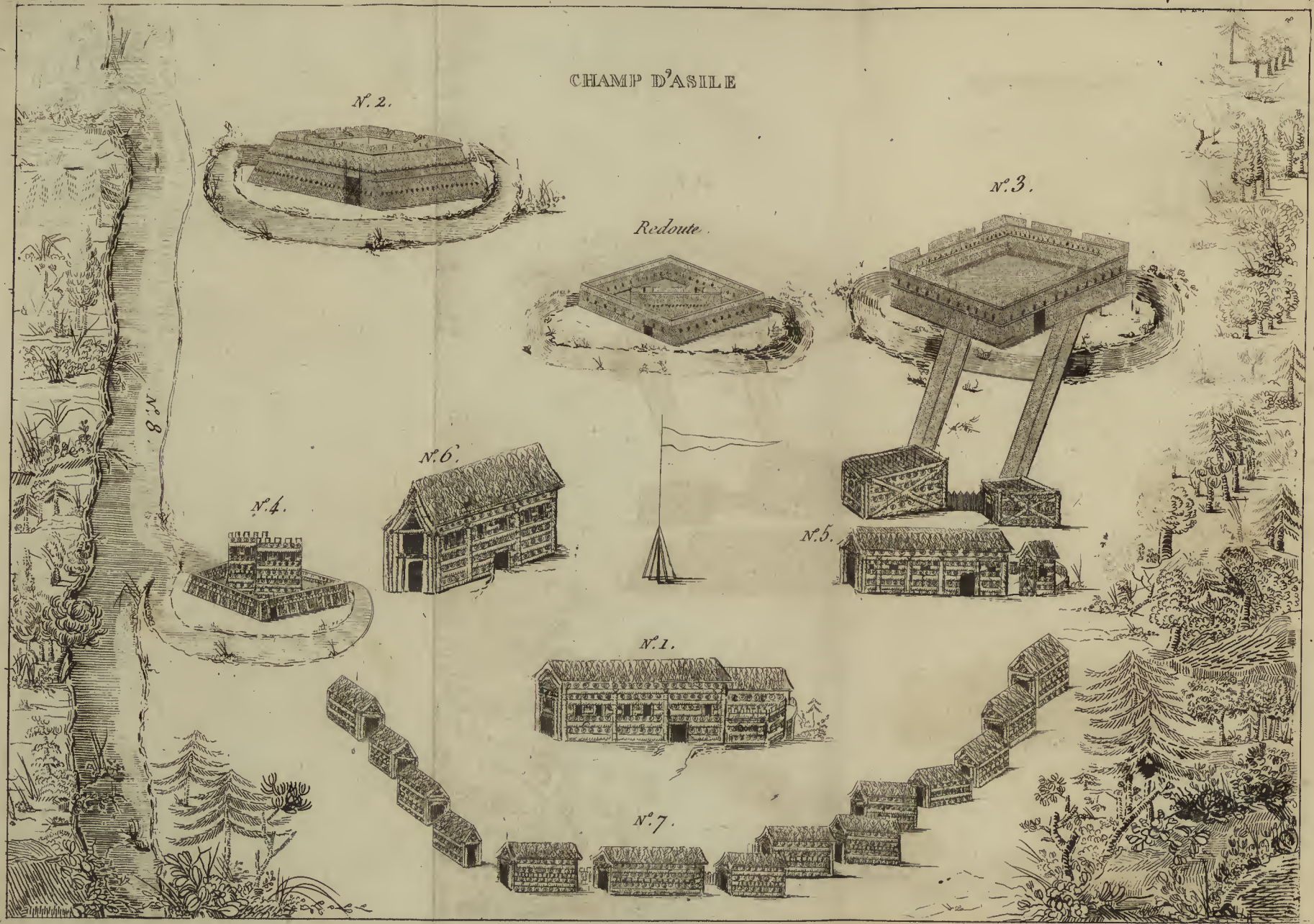
LE CHAMP-D'ASILE.

Pour prévenir le public contre les fausses éditions, nous prévenons que tous les exemplaires porteront nos signatures manuscrites.

Begin

IMPRIMERIE DE BRASSEUR AINÉ,
RUE DAUPHINE, N° 36.

CHAMP D'ASILE



EXPLICATION DE LA PLANCHE.

N°. 1 Habitation du général (Charles) Lallemand.
2 Fort Charles.
3. Fort Henri.
4. Fort la Palanque.
5. Habitation du général Rigaud.
6. Magasin de vivres.
7. Habitation des Colons.
8. Rivière de la Trinité.

LE TEXAS,

OU

NOTICE HISTORIQUE

SUR

LE CHAMP D'ASILE,

Comprenant tout ce qui s'est passé depuis la formation jusqu'à la dissolution de cette Colonie, les causes qui l'ont amenée, et la liste de tous les Colons français, avec des renseignemens utiles à leurs familles,

et le plan du camp,

DÉDIÉ A MESSIEURS LES SOUSCRIPTEURS

en faveur des Réfugiés ;

Par MM. HARTMANN ET MILLARD, *Membres du Champ d'Asile, nouvellement de retour en France*

4/3321

A PARIS,

Chez BÉGUIN, éditeur, rue Jean-Pain-Mollet, n° 10 ;
BÉCHET aîné, libraire *de la Renommée*, quai des Augustins, n. 57 ;
DELAUNAY, libraire, Galerie de Bois, Palais-Royal.

ET A GAND, *chez* HOUDIN, Imprimeur-Libraire, de l'Université.

JUIN 1819.

LIBRARY OF CONGRESS 1881 CITY OF WASHINGTON.

F395
.F8H3
Office

ÉPITRE

DÉDICATOIRE;

A Messieurs les Souscripteurs en faveur des Réfugiés au Champ-d'Asile.

MESSIEURS,

Vous dédier la relation exacte de ce qui s'est passé dans un établissement que vous avez désiré voir prospérer, c'est acquitter une dette sacrée. Plus heureux que beaucoup de nos camarades, nous avons revu cette douce patrie que nous avions quittée avec tant de regrets, à laquelle nous gardions de si tendres souvenirs; sans doute,

il nous appartient, à ce titre, d'être auprès de vous, les organes des sentimens exprimés sur les bords de la Trinité, par des français dignes de l'être toujours, lorsqu'ils apprirent que leurs frères des rives de la Seine songeaient non-seulement à leur alléger le poids de l'absence, mais encore à les faire jouir sur la terre de leur exil, de toute la portion de bonheur qu'ils étaient susceptibles de goûter loin des mains généreuses auxquelles ils allaient en être redevables.

Fiers d'inspirer un intérêt si vif aux citoyens les plus distingués parmi la plus grande nation de l'univers, les Colons du Texas conçurent l'espérance de s'en montrer dignes, en s'efforçant de fonder, par des travaux opiniâtres, une prospérité que semblaient leur garantir les vœux et les bienfaits de leurs compatriotes. Avec quel

orgueil ils se représentaient, ces fils de la France, éloignés d'elle, les productions du *Champ-d'Asile* transportées aux pieds de leur mère, comme les premiers fruits de ses dons, comme un tribut de leur constant amour pour elle !

Hélas ! vos nobles intentions ne se sont point accomplies, et nos rêves séduisans se sont dissipés. Privés des secours que vous nous aviez destinés, nous avons vu détruire *l'Asile* où vous vous étiez flattés que nos jours trop long-temps orageux s'écouleraient en paix. Assoupie dans l'ancien monde, l'envie s'est réveillée dans le nouveau, pour nous punir de la gloire de notre patrie à laquelle, nous osons le dire, quelques-uns de nous avaient contribué. Disséminés sur plusieurs points de l'Amérique, le plus grand nombre de nos compagnons, n'a plus d'espoir qu'en votre générosité ;

C'est en puisant dans les dépôts qu'elle s'est formés pour leur assurer une patrie nouvelle, qu'elle peut les rendre à l'ancienne. Plus infortunés qu'ils ne l'étaient quand elle daignait s'occuper d'embellir leur sort, elle n'hésistera point à dissiper l'horreur dont il les environne aujourd'hui, et contre la marche des choses humaines, ses bienfaits suivront leur reconnaissance.

Persuadés, Messieurs, qu'il entre dans vos vues de protéger toujours des français tant de fois victimes d'événemens qu'ils n'ont pu ni prévoir ni parer, nous osons donc publier sous vos auspices, un ouvrage destiné à faire connaître leurs derniers malheurs, et à renouveler en leur faveur une sensibilité dont ils éprouvent plus que jamais le besoin, nous avons l'honneur d'être avec respect,

Messieurs,

Vos très humbles et très obéissans serviteurs.

PRÉFACE.

Les évènemens qui précédèrent et qui suivirent le 20 mars 1815, avaient excité une sorte de fermentation en France qui avait aigri tous les esprits. De part et d'autre les espérances s'étaient trouvées deçues. Ceux qui les avaient vu renaître ne se donnaient plus la peine de dissimuler leur haine. Les mots de proscription, de vengeance se faisaient entendre ; et, quoique le chef du gouvernement ne se fût point prononcé comme l'eussent voulu certains individus, l'ordonnance du 24 juillet, en forçant

plusieurs français à s'éloigner de leur patrie, fit naître chez d'autres l'envie de se rendre sous un autre hémisphère. L'Amérique fut le lieu que le plus grand nombre choisit, et bientôt le *Champ d'Asile* parut un refuge à ceux qui craignaient d'être frappés par cette ordonnance du 24 juillet, et à d'autres qui, se voyant obligés de renoncer à un état qu'ils avaient exercé avec honneur pendant plusieurs années, crurent qu'ils ne pouvaient mieux faire que d'aller tenter la fortune dans un autre univers, ayant pour toute richesse les plus glorieux souvenirs, cette force d'ame qui sait braver l'adversité, et le courage qui aide à surmonter les obstacles pour faire triompher l'industrie. Telles furent les causes qui produisirent cette émigration, qui fit verser des larmes à la tendresse, à l'amitié, et qui fixa les re-

gards d'une grande partie des français, sur ce point du nouveau continent, où des frères, des compagnons d'armes allaient fonder une autre patrie.

Le tems qui calme tout, qui maîtrise l'avenir, laissait entrevoir que le jour de l'indulgence pourrait luire encore; que le passé, se perdrait dans l'oubli, et qu'un avenir favorable ramenerait au sein de leurs familles des hommes coupables seulement de quelques erreurs que les passions avaient fait envisager comme un crime.

On était bien loin de croire que la haine eût jetté d'aussi profondes racines dans les ames, et qu'au moment où les représentans éclairés d'un peuple noble et généreux, exprimeraient le vœu que le gouvernement ouvrît son cœur à la bienveillance, en rappellant *les bannis*, le mot terrible et

redoutable de *jamais*, viendrait se faire entendre, et semblerait être la voix du destin qui prononce son immuable arrêt.

Le cœur de celui qui l'a prononcé est-il donc entouré d'un triple airain ? Eh quoi, serait-il plus inexorable que la providence ? Je le demande à ceux qui invoquent à chaque instant l'Eternel, qui nous peignent la religion comme le seul bien qui puisse être ambitionné sur la terre en nous donnant l'espoir d'un meilleur monde. Est-ce elle qui inspira celui qui fit retentir *jamais* dans cette enceinte où nos législateurs discutent les lois qui doivent assurer notre bonheur ? Non ! ministres des autels, vous qui apportez des consolations à l'homme qui descend dans la tombe, qui calmez les remords du criminel qui va expier ses forfaits par un supplice mérité, vous versez dans son cœur un

rayon d'espérance, et *jamais* n'échappe point de votre bouche ; vous êtes pour lui les précurseurs de la miséricorde, et grâce à vous il va s'élancer sans frayeur dans l'éternité. Sont-ils donc plus coupables ceux que l'on repousse avec une haine aussi froidement réfléchie ? Et si les dogmes les plus sacrés annoncent qu'il n'est point de pardon qu'on ne puisse espérer, pourquoi nous montrerions-nous plus inexorables que celui de qui tout émane. O vous qui êtes appelés à prononcer sur le sort de vos semblables, apprenez que celui qui n'est que juste est cruel !

Nous sommes bien loin de penser que le Roi, au nom duquel on a parlé, ait sanctionné ce terme de réprobation. Non, le cœur d'un père est une source inépuisable des plus douces, des plus tendres affec-

tions, et cette pensée est pour nous un baume consolateur (1).

Nous ne pretendons rien préjuger ; nos vœux ne peuvent être considérés comme attentatoires à l'autorité ; on ne peut donc les blâmer. D'ailleurs, qui, depuis vingt-cinq ans, n'a pas de reproches à se faire? qui n'a pas commis quelques erreurs? Faut-il donc être toujours désunis? Oublions de part et d'autre que nous avons pu suivre une route différente ; réunissons-nous comme si nous venions de faire un long et pénible voyage, et oublions, au sein de l'amitié et des plus doux épanchemens, les fatigues et les maux inséparables de la tourmente.

---

(1) Nous ne nous sommes point trompés dans notre attente, S. M. a permis au maréchal *Soult*, à MM. *Dirat*, *Pommereuil* et plusieurs autres, de rentrer en France.

Qui pourrait arrêter, retenir les uns et les autres ?, un vain amour propre, un fol orgueil ! Quel sacrifice ne doit-on pas faire à sa patrie, vous donneriez votre vie pour elle. Ce que vous lui refusez est d'un bien moindre prix.

Il est temps que tous les français réunis sous un même chef, ne fassent plus qu'une seule famille. Revenons à notre caractère primitif, ajoutons à notre gaité naturelle une teinte de raison qui fera ressortir la première sans nuire à la seconde ; après avoir été trop superficiels, ne cherchons pas à être trop profonds, et pour échapper à un travers, gardons-nous de nous entacher d'un défaut et même d'un vice.

Nous allons essayer de tracer le tableau de ce qui s'est passé dans ces lieux où l'espérance a conduit des français, où la

fatalité les a poursuivis ; était-ce pour leur apprendre qu'ils n'étaient pas nés pour ces climats et que leur patrie les reclamait ? le temps nous prouvera si nous avons lu dans l'avenir, nous nous plaisons à le croire.

Nous prévenons nos lecteurs que notre récit est marqué au coin de la plus exacte vérité. Nous n'avons point la prétention de nous placer au rang des écrivains ; simples acteurs dans tout ce qui s'est passé, nous en serons les historiens fidèles. On trouvera dans le style de cet ouvrage des fautes, des incorrections qu'une plume plus exercée aurait évitées. Nous réclamons donc l'indulgence de nos lecteurs. Des militaires connaissent mieux leurs épées et l'art de vaincre, que les fleurs de rhétorique.

Il a déjà paru un ouvrage sur le Champ

d'Asile qui contient des détails très-étendus sur cette contrée. Ce que nous offrons au public est une simple relation des évènemens qui se sont passés depuis notre départ, pendant notre séjour dans le Texas, et notre traversée pour revenir en France. Ce n'est donc à proprement parler qu'un journal, qui pourra, nous l'espérons, intéresser ceux qui se rappellaient quelquefois de nous, lorsque nous étions au-delà des mers.

RELATION

De ce qui s'est passé au Texas depuis l'établissement des réfugiés français dans cette province, jusqu'à leur départ.

CHAPITRE PREMIER.

Journal de M. Hartmann. — Départ de Strasbourg pour Amsterdam. — Embarquement. — Traversée. — Arrivée à Newyork.

Après avoir suivi la carrière militaire autant par goût que conduit par les évènemens qui obligeaient les français à prendre les armes pour la défense de la patrie, rentré dans la vie civile, et n'ayant plus l'in-

tention de faire partie de l'armée, encore dans cet âge où l'oisiveté est un crime et un vol fait à la société auquel nous nous devons tous, je formai le projet de passer aux Etats-Unis, comptant rencontrer la fortune, ou du moins un sort heureux dans ces climats lointains. Cette résolution une fois prise, je m'occupai des moyens de la mettre à exécution ; ayant réuni toutes mes ressources, je quittai, au mois de mai 1817, ma famille et Strasbourg, lieu de ma naissance, pour me rendre à Amsterdam, qui était le port que j'avais choisi pour m'embarquer.

Arrivé dans cette ville, j'y restai jusqu'au mois de juillet, et après avoir pris tous les arrangemens nécessaires, le 3 juillet, je montai sur le navire américain Brick-Ohio, capitaine E. Carmann, qui faisait voile pour New-York ; le 3 juillet nous appareillâmes et mîmes à la voile à 4 heures du matin avec les vents d'ouest. A 9 heures nous dépassâmes le *Pampus*, à 1 heure nous faisions route

entre Usek et Eukeisen et nous y mouillâmes le soir à cause du calme.

Le 4 nous mîmes à la voile à 4 heures du matin avec les vents d'Est. L'équipage fêta dans cette journée l'anniversaire de l'indépendance des Etats-Unis, et à 11 heures nous mouillâmes en rade du Texel.

Du 5 au 9 juillet, les vents d'Ouest furent très violens. Nous restâmes à l'ancre pour faire de l'eau et les autres provisions nécessaires pour le voyage que nous allions entreprendre. Le 10 juillet nous étions sous voile à 4 heures du matin, le calme nous força de jeter l'ancre ; à 11 heures nous la levâmes, mîmes à la voile avec les vents d'Est, et le soir nous perdîmes la terre de vue, ventant S. S. Est.

Le 11 juillet le vent passa à l'Ouest et le tems fut très brumeux. Nous changeâmes de route l'après midi et mîmes le cap au nord pour doubler l'Ecosse. Le soir beau temps et grand nombre de bâtimens en vue. Le 12 nous reprîmes notre route avec les vents d'Est, le temps était plu-

vieux ; à 10 heures un bâtiment-pilote d'Yarmouth nous accosta et à 11 heures un autre. Le soir nous eûmes beau temps.

Le 13, nous louvoyâmes devant le canal avec les vents S. O. ; à 7 heures pluie. A 8 heures les vents passèrent au N. O., il ventait grand frais ; à 11 heures, on aperçut la tour à feu des côtes d'Angleterre.

Le 14, le temps et le vent ne changèrent pas, nous voyons encore la tour à feu ; on jeta la sonde, on trouva fond à 21 brasses. Le 15, vent S. O. ; le matin de la pluie, le soir calme.

Le 16, à 4 heures du matin, nous entrâmes dans le canal avec le vent d'Est ; à 8 heures nous aperçûmes les côtes de France et d'Angleterre ; à dix heures, le vent passa encore au N. O., il ventait grand frais et l'on mit à la cape ; à midi le vent faiblit un peu, et l'on cargua quelques voiles.

Le 17, même vent, temps clair. L'après-

midi le vent passa au S. O., et nous dépassâmes *Bracheead*.

Le 18, nous fûmes en vue de l'île de Wigth, vent N.

Du 19 au 31 juillet, toujours vent contraire et nous louvoyâmes devant le cap Lézard.

1.er et 2 août, beau temps, vent N. O; le soir, ventant grand frais, et la mer très grosse, nous fûmes obligés de mettre à la cape.

Le 3 et le 4, même temps; le soir il s'éclaircit et nous eûmes du calme.

5 et 6, beau temps, vent d'Est, mais calme; le soir on prit deux jeunes requins, de 6 pieds de longueur.

Du 7 au 15, toujours vent contraire et mauvais temps, la mer très grosse. Après-midi on parla au brick anglais la *Sophie*, de Bristol, de Millfordhaven, destiné pour Newoundland, ayant 20 jours de mer, il nous donna la longitude; à cinq heures un autre navire en vue.

Du 16 au 19, même temps et même vent.

20. Vent du nord et calme.

21. Calme ; le soir, nous eûmes une petite brise de S. O.

22. Vent N. O. ; le soir les vents se fixèrent au nord, ventant gros frais.

23. Vent E. S. E., calme ; le soir, une brise d'O.

24. Vent S. O., pluie continuelle.

Du 25 au 28, même temps, très-chaud : le soir, les vents passèrent au nord.

29 au 30. Vent N. N. E. A la pointe du jour nous aperçumes dans l'O. S. O., *Graciosa*, une des îles Açores, beau temps. A dix heures, la vue de St. - Georges et Tercère, et un trois mats hollandais faisant route à l'E. ; à midi, nous vîmes le fameux pic, et à 3 heures l'île de Fayal.

31. Vent N. N. E. En vue des îles ci-dessus, et nous fîmes route sur Fayal. A six heures nous aperçumes un trois mats qui mit le cap sur nous. A 7 heures, sa chaloupe vint à notre bord, et nous apprîmes que c'était un navire hollandais, nommé *l'Amérique*, venant de Batavia et

destiné pour Amsterdam, ayant 11 jours de mer.

Nous lui achetâmes deux balles de riz, et on se souhaita bon voyage. Vers le soir, presque calme, nous fîmes route entre Picko et Fayal, vent ouest; à 8 heures nous mouillâmes en rade de Fayal, à 20 brasses d'eau : à minuit un gros vent d'ouest s'éleva et nous fûmes obligés de jeter notre grande ancre.

Le soir, avant d'avoir mouillé, notre capitaine s'en fut à bord d'un trois mâts hollandais, qui se trouvait en rade pour prendre des renseignemens sur l'attérage; on le prévint de la position des courans qui nous auraient infailliblement jetés sur les rochers. Nous mîmes notre chaloupe en mer pour remorquer le bâtiment dans le port.

Le 1er. septembre nous fîmes signal, le matin pour avoir les douaniers à bord; ils arrivèrent peu de temps après la déclaration faite; le capitaine, ainsi que les passagers qui étaient au nombre de dix, s'en

furent à terre, afin de faire emplette de ce qui pouvait nous être nécessaire pour continuer notre voyage. Il se trouvait plusieurs navires hollandais et anglais dans le port.

Je ne puis donner de grands détails sur cette île; nous n'y restâmes qu'un jour : le commerce y est assez considérable en vins de Picko, qui sont excellens; le port est petit, mais très sûr et superbe.

2 septembre. Vents N. N. E., bon frais; à 8 heures, les douaniers revinrent à bord, et peu après nous appareillâmes et mîmes à la voile : le soir nous perdîmes terre de vue; le 3, calme; le 4, vent du sud; le 5, calme; le 6, vent N. E.; le matin nous parlâmes à une goëlette espagnole venant de Porto-Ricco et allant à Ste. Marie, ayant quinze jours de mer.

Du 7 au 13, presque toujours calme.

Le 14, à 9 heures, nous aperçumes dans le sud, un navire qui fit chasse à pleine voile sur nous. A 6 heures il demanda notre pavillon et mit son canot à la mer, avec un officier et dix hommes qui vinrent à bord

visiter nos papiers et, nous le reconnûmes pour être le corsaire indépendant, commandé par le capitaine Taylor. Après cela ils se rembarquèrent et firent chasse sur un navire qui était en vue dans le N. O.

Du 15 au 18, presque toujours mauvais temps ; riendenouveau : le 19, calme, vent d'O. Dans la journée, nous avons harponé plusieurs dauphins, et le soir, notre capitaine, en lançant son harpon sur le beaupré, est tombé dans la mer ; nous parvînmes à le sauver. Le soir nous eûmes des orages violens.

Du 20 septembre au 12 octobre, il ne se passa rien de remarquable ; nous éprouvâmes divers gros temps, à neuf heures ; nous donnâmes un coup de sonde, trouvâmes fond à 35 brasses, et sable jaune. A 11 heures, donné un autre coup de sonde, et trouvé sable mêlé à 24 brasses.

Le 13 octobre, vent d'O. ; sondé à plusieurs reprises et trouvé un fond de 12 à 15 brasses. Le soir nous parlâmes à une

goëlette américaine, l'*Anna*, de Philadelphie, allant à la Providence.

Le 14 octobre, vent N. N. O. A six heures du matin ce fut avec grand plaisir que nous vîmes terre : louvoyé le restant du jour devant l'entrée de la rivière ; pluie continuelle ; le soir gagné le large.

15, Vent N. N. O. ; beau temps : le matin nous fîmes route vers la rivière ; à huit heures du soir nous aperçumes la tour à feu ; nous mîmes le fanal dehors, et peu après nous eûmes le plaisir d'avoir un pilote à bord : à onze heures nous mouillâmes en rivière à cause du mauvais temps.

Le 16, nous mîmes à la voile ; beau temps : le capitaine avec un passager fut par terre, à Newyorck, et nous fîmes route sur cette ville, où nous arrivâmes à une heure. Newyorck est la première ville de commerce des Etats Unis, et la mieux défendue par ses superbes batteries qui se trouvent établies dans le Hudson

Je restai dix jours à Newyork, et je m'acheminai ensuite à Philadelphie où l'on

m'avait annoncé que je trouverais des Français et tous les chefs qui étaient à la tête de l'entreprise pour fonder la colonie du Texas. Dès le premier moment de mon arrivée, je me présentai aux généraux qui commandaient l'expédition. Je fus accueilli comme un frère, un ami ; et, pendant le mois de novembre et les premiers jours de décembre, nous travaillâmes tous de concert aux dispositions à faire pour se procurer ce qui était nécessaire à l'organisation et à l'établissement de la colonie.

CHAPITRE II.

Voyage de Philadelphie à Galweston. — Séjour dans cette île. — Départ pour le Champ d'Asile d'un détachement de cent hommes — Ils manquent de vivres ; — Mangent une herbe empoisonnée ; — Echappent à la mort par le secours d'un sauvage indien.

---

17 décembre, nous appareilâmes et mîmes à la voile à dix heures du matin avec les vents du nord, sur la goëlette américaine *Huntresse*, et sous le commandement du lieutenant-général *Rigaud.*

Nous mouillâmes le même jour à deux heures après midi en rivière.

18. Mis à la voile à 8 heures du matin, et moulliés à deux heures en vue de New-Castel.

19. Mis à la voile à six heures du matin, et entré en mer à onze heures du soir.

A dix heures, un italien servant de domestique à M. le colonel Jeannet fut victime d'un lâche assassinat commis d'après des faux soupçons que quelques mauvais sujets avaient fait planer sur lui ; ils furent chassés de la colonie au moment de notre arrivée.

Le 20, à une heure du matin, nous fûmes surpris d'une forte tempête et obligés de mettre à la cape. Vent N.

Le 21, même temps, avec un froid rigoureux : tout l'équipage eut les mains et les pieds gelés ; beaucoup de ferrailles et cordages du grément cassèrent.

Le 22, à dix heures du matin, le temps commença à s'éclaircir, et tout le monde mît la main à l'ouvrage pour réparer les avaries. Vents nord ouest.

Le 23, beau temps, vent sud.

Du 24 au 27, calme plat.

Le 28, bonne brise et arrivée en vue de de l'île Abacco. Le 29, arrivée à minuit sur le grand banc de Bahama. Le 30, à dix heures du matin, nous eûmes en vue

un trois mats américain, qui avait arboré son pavillon de détresse : nous fîmes voile sur lui ; il mit un canot en mer. Le second vint à notre bord et nous apprit qu'une tempête les avait jetés à cette place après avoir endommagé leur gouvernail et perdu plusieurs voiles : depuis huit jours ils se trouvaient dans cette position et faisaient les réparations nécessaires pour continuer leur route, et nous prièrent d'en faire mention dans les journaux dès que nous serions arrivés. A 6 heures du soir nous mouillâmes dans la crainte de toucher sur les rochers. Le 31, à 5 heures du matin, mis à la voile avec vent d'Ouest ; le soir, calme plat.

Le premier janvier 1818, calme plat, et le soleil se leva radieux.

Le 2, à une heure du matin, dépassé le banc de Bahama, vent Nord ; le reste de la nuit, calme : à 5 heures du matin une petite brise s'éleva, et nous aperçûmes peu après les côtes de l'île de Cuba : le temps très chaud ; à 6 heures du soir, en vue de

la Havanne, le temps orageux. Le 4, nous perdîmes de vue la Havanne, et à 6 heures nous aperçumes l'île des Tortues, vent N.

Du 5 au 7, rien de nouveau, même temps au soir, excepté que le 7 nous eûmes un violent orage.

Du 8 au 13, vent d'Ouest et plusieurs grains.

Le 14, à 10 heures du matin, nous aperçûmes un navire dans le N. O., que nous reconnûmes pour un brick faisant voile sur nous : à 4 heures du soir il arbora pavillon espagnol et mit sa chaloupe en mer avec un officier et 4 hommes ; et après s'être approché de notre bâtiment, nous apprîmes que c'était une prise faite sur les espagnols par le corsaire indépendant la *Couleuvre*, et qu'elle faisait route sur Galweston : il nous prièrent de leur céder du biscuit et du tabac ; en échange il nous donnèrent des vins d'Espagne, des figues, de l'huile, des olives, etc.

Le 15, calme : à huit heures la prise

espagnole nous envoya sa chaloupe avec différens rafraîchissemens ; le soir bonne brise, faisant toujours route ensemble.

Le 16, vent du S., faisant route au N. O. A 8 heures du matin ce fut avec grand plaisir que nous aperçûmes les terres de Galweston. A 11 heures, mouillé en rade avec sept brasses d'eau. A midi le pilote vint à bord pour nous faire entrer dans le port. A 3 heures nous échouâmes sur un banc où nous fûmes obligés de mouiller en attendant la marée. Le général Rigaud, accompagné de MM. Douarches, Jeannet, Schultz, Hartmann, Groningue, se mirent dans la chaloupe pour aller à terre trouver le sieur Lafitte, armateur des corsaires indépendans du Mexique, et premier habitant de l'île, faisant fonction de gouverneur, à l'effet d'assurer notre débarquement, et pour établir notre camp provisoire.

Du 17 au 18, en rade à midi. M. Lafitte vint à bord ; nous parvinmes à nous mettre à flot, et le débarquement s'effectua.

A 2 heures après-midi nous nous occupâmes du campement afin de nous mettre à l'abri des injures du temps pendant notre séjour dans cette île déserte. Galweston est une île occupée par des indépendans mexicains ; on n'y voit aucune trace de culture ; son sol est aride ; il ne s'y trouve pas un seul arbre : cela provient apparamment des innondations auxquelles elle est souvent exposée, étant presqu'au niveau de la mer. Ce n'est, à proprement parler, qu'un lieu de relâche pour les bâtimens qui veulent mettre à l'ancre dans la baie pour y croiser ou faire quelques réparations.

Nous séjournâmes dans cette île jusqu'au commencement de mars, et pendant ce temps nous ne vécûmes que de la pêche et de la chasse, afin d'économiser nos vivres et nos salaisons.

Les premiers jours de mars furent pour nous d'un favorable augure. Le général Lallemand (Charles), chef de la colonie, arriva avec beaucoup d'autres colons. La joie se répandit parmi nous ; nous ou-

bliâmes nos fatigues, nos malheurs, et nous leur donnâmes une petite fête, telle que les circonstances et notre position le permettaient. Au lieu du luxe, de la somptuosité, du superflu et de l'envie, qui rendent les réunions d'Europe si fastidieuses, la gaîté, la franchise et les plus doux épanchemens de l'amitié firent les frais de la nôtre. Des chants de gloire se firent entendre: nous bûmes au bonheur de notre chère patrie, à nos amis qui l'habitaient encore, à notre bonne fortune, au succès de notre entreprise et à la prospérité de la colonie dont nous allions être les fondateurs.

Le 10 mars au soir, nous nous embarquâmes, et il fut convenu de se rallier à la pointe de la baie. Notre petite flotte était composée de 24 embarcations ; à peine étions-nous au large, qu'un vent très-violent vînt à s'élever et nous dispersa. L'obscurité de la nuit rendit encore notre position plus critique ; plusieurs chaloupes faisaient beaucoup d'eau, et furent pendant long-temps

sur le point d'être englouties. La plupart des chaloupes arrivèrent cependant sans accident au lieu du rendez-vous ; on eut soin d'allumer de suite des feux, afin de rallier ceux qui étaient encore séparés de nous. Malheureusement l'embarcation sur laquelle se trouvaient nos braves camarades *Schulz*, *Larochette*, *Hartmann*, *Rieffel*, *Monnot*, *Fallot*, *Bontoux* et *Gilbal*, ne put rejoindre la petite flotte aussi promptement. Elle faisait tant d'eau qu'ils furent obligés de jeter à la mer les vivres qu'ils avaient à bord, les bagages ; enfin tout ce qui s'y trouvait, afin de pouvoir vuider l'eau qui y entrait avec abondance.

La mer étant très-grosse, ils s'attendaient à chaque instant à couler à fond, ce qui leur serait infailliblement arrivé s'ils n'avaient pas eu le bonheur de toucher sur un petit banc où ils restèrent jusqu'à minuit. On vint à leur secours de Galweston, ayant entendu les coups de fusil qu'ils avaient tirés depuis long-temps en

signe de détresse : on parvint heureusement à les sauver tous.

Une autre embarcation sur laquelle étaient nos malheureux compagnons, MM. les majors *Voerster*, *Genait*, *Ferlin*, *Meunier le Rhouillet* et le domestique du major, n'eut pas le même bonheur. Les lames et les vagues la firent couler à fond peu de temps après leur départ. Le sieur *Genait* fut le seul qui se sauva. Après avoir nagé pendant trois heures, il parvint à gagner la baie, épuisé de fatigue, et, à moitié mort, il avait rencontré un petit banc de sable sur lequel il s'était reposé. Il est difficile d'exprimer la douleur que nous éprouvâmes en apprenant ce malheur. Nous donnâmes des larmes bien sincères à nos compagnons; chacun de nous y regrettait un frère, un ami; nous étions tous de la même famille. Que nos regrets étaient éloquens! Quelle oraison funèbre valait l'éloge que nous faisions de ceux que la tempête nous avait ravis. Tous avaient donné des marques de courage, de dévouement,

d'intrépidité, et avaient affronté cent fois la mort au champ d'honneur, et la mer venait terminer leur carrière au moment où ils croyaient trouver le repos etoublier l'injustice du sort, au sein de l'amitié et des jouissances les plus douces et les plus pures. C'est ainsi que la fortune se rit de nos projets. Elle nous montre un brillant avenir, nos yeux s'arrêtent sur ce tableau; nous avançons sans songer à l'abîme qui est sous nos pas; il nous engloutit, et voilà la vie et le terme de nos espérances : Pauvres humains, à quoi bon vous créer tant de chimères !

Le 11 au matin, dès que toutes les embarcations furent ralliées, nous mîmes à la voile par un beau temps, et le soir tout le monde bivouaqua près *du banc aux Poissons Rouges.*

Les 12 et 13, le mauvais temps et la pluie ne nous permirent pas de continuer notre route. Ces deux jours nous parurent d'une longueur éternelle. Il était impossible de se livrer à la seule distrac-

tion qu'aurait pu nous offrir la chasse ou la pêche ; et quoique nous fussions en assez grand nombre pour ne pas manquer de sujet de conversation, cependant elle languissait souvent, quoique quelques-uns d'entre nous eussent le talent de la ranimer par leur gaîté ou leurs bons mots.

Ce ne fut que le 14 au matin que nous fîmes route. Nous arrivâmes à la pointe dite *Perrey*, où nous campâmes jusqu'au 16 au matin. Les généraux *Lallemand* et *Rigaud* se décidèrent alors à se rendre par terre au Champ d'Azile, situé près la rivière de la Trinité, à 20 lieues environ du golfe du Mexique, et ils se mirent en marche avec un détachement de cent hommes : le reste fut destiné à chercher la rivière et à escorter les vivres et munitions, sous les ordres de M. le colonel Sarrazin, qui croyait en connaître parfaitement l'embouchure.

Nous comptions arriver le lendemain à notre destination et rejoindre nos compagnons : malheureusement cet espoir ne

se réalisa pas, et nos infortunés camarades furent sur le point d'être tous victimes de ce retard.

Ils n'avaient pris de vivres que pour deux jours; le troisième et le quatrième la faim se fit sentir avec violence, chacun chercha les moyens de l'appaiser. On crut avoir fait une découverte précieuse et salutaire dans une plante qui ressemblait parfaitement à une laitue, on la fit cuire et on la mangea : à peine en eût-on fait usage que l'on en ressentit les funestes effets ; c'était un poison très-violent. Une demi - heure après ce fatal repas, tous ceux qui en avaient mangé gissaient étendus sur la terre et tourmentés par les plus terribles convulsions. Les généraux Lallemand et Rigaud, et le chirurgien Mann ne furent point atteints de ce mal quoique la faim les tourmentât ; ils avaient été assez prudens pour ne pas goûter à ces herbes vénéneuses.

Il est impossible de peindre la situation affreuse dans laquelle ils se trouvaient.

Entourés de 97 cadavres dont tous les traits décomposés annonçaient une mort prochaine, sans pouvoir leur donner aucun secours, la pharmacie était restée sur les embarcations. Que faire, que devenir, que résoudre? Dans le Nouveau Monde, l'antidote croit à coté du poison, mais comment le trouver, comment le connaître! Voilà ce que se disaient les généraux *Lallemand* et *Rigaud*, et le docteur *Mann*.

Ils étaient dans cet état d'anxiété, et livrés aux plus sinistres réflexions, lorsque le hasard, ou plutôt un bonheur inespéré conduisit dans ces lieux un indien de la nation des *Cochatis*. Ce fut un bon génie envoyé par la Providence pour arracher nos amis à la mort qui les menaçait. Il est surpris de les voir dans cet état; on lui montre la plante qui avait causé ce malheur; il lève les mains et les yeux au ciel, pousse un cri douloureux, part avec la rapidité de l'éclair et revient quelques instans après avec des herbes qu'il avait cueillies: on les fit bouillir d'après son avis, et dès que l'o-

pération fut terminée, à l'aide d'un morceau de bois dont on se servit pour ouvrir la bouche des empoisonnés, on leur en fit boire à chacun une potion : peu de temps après ils reprirent connaissance et revinrent entièrement à eux. Ils souffrirent cependant encore quelques jours de leur imprudence ; mais ils n'en éprouvèrent ensuite rien de fâcheux.

Il est facile de se faire une idée de notre reconnaissance pour ce bon et sensible sauvage. Il ne paraissait attacher aucun prix au service qu'il nous avait rendu : cet acte d'humanité lui semblait une chose toute naturelle. Quelle leçon cet Indien donne aux peuples policés ! l'instinct de la nature nous conduit plutôt à la vertu, à la bienfaisance, que tous ces préceptes décorés d'une éloquence emphatique. Les mots échappent à la bouche ; mais le désir, l'envie de les mettre en pratique n'émeuvent pas toujours les cœurs. Bon sauvage! le nom de ta nation ne sortira jamais de ma mémoire. Les réfugiés du Champ d'Asile t'élè-

vent un monument durable dans leur souvenir ; il est fondé sur la reconnaissance et l'amitié. Nous avons *francisé* beaucoup de mots qui ne faisaient pas image comme celui de *Cochatis* , et je voudrais qu'il devînt pour tout le monde le synonyme de bienfaisance et d'humanité.

Nos lecteurs nous pardonneront facilement cette digression en faveur du motif. Si les commencemens de nos malheurs les ont intéressé, ils ne pourront être insensibles aux expressions de notre gratitude.

CHAPITRE III.

Arrivée des embarcations au Texas. — Réunion de tous les colons. — Établissement du camp et des fortifications. — Organisation. — Formation des cohortes. — Proclamation du général Lallemand.

Ce ne fut que le sixième jour après leur départ que les embarcations se réunirent au détachement qui s'était rendu par terre au Texas, et qu'elles arrivèrent au camp établi sur les bords dela rivière de la Trinité ; elles avaient pris trop au large et n'avaient pas trouvé de suite l'embouchure de la rivière. Ce retard nous exposait, comme on l'a vu, aux plus grands malheurs, surtout dans un pays désert, inculte, et dont toutes les produc-

tions, d'après l'épreuve que nous en avions faite, nous semblaient un poison. Mes camarades de leur côté n'étaient pas moins inquiets sur notre sort ; ils savaient que nous n'avions de vivres que pour deux jours, et que le besoin allait bientôt nous assiéger. Nous les avions accusés, car le malheur rend injuste et soupçonneux, et peu susceptible de réflexion. Nous ne pouvions que nous encourager les uns et les autres à la résignation. Quelques-uns d'entre nous, et même c'était le plus grand nombre, développèrent beaucoup de caractère et prouvèrent que l'adversité ne pouvait les abattre. Le silence qui régnait, l'air sombre de chacun, annonçaient assez de quels sentimens nos ames étaient affectées. Les généraux Lallemand et Rigaud nous donnaient l'exemple de la fermeté, nous offraient des consolations, ranimaient nos espérances ; ce sont de bien faibles ressources contre le malheur, lorsqu'elles se bornent à des paroles. Enfin, l'arrivée des embarcations nous mit dans

l'abondauce. Le récit de ce que nous avions éprouvé fit frémir nos camarades. Nous oubliâmes bientôt nos souffrances au sein de l'amitié, et le passé ne fut plus qu'un songe.

Dès qu'on eût déchargé les vivres, les munitions et tous les objets nécessaires à la colonie, on s'occupa de tracer un camp provisoire et de se mettre à l'abri des injures du temps. On nous organisa ensuite en cohortes. MM. les généraux Lallemand et Rigaud en nommèrent les chefs. Cette organisation terminée, on traça le plan de quatre forts. Le premier placé à la droite du camp, fut appelé le fort *Charles*, du nom du général en chef; le le second, le fort du *Milieu;* le troisième, le fort *Henri*; il était situé à la gauche et devait communiquer par un chemin couvert avec deux corps de garde établis dans le camp. Le quatrième, placé à droite de l'enceinte du camp, et sur les bords de la rivière de la Trinité, défendait le rivage et battait les trois autres forts; on le nomma le fort

de la *Palanque* : il devait être armé de trois pièces de canon ; le fort Charles deux ; celui du milieu une, et le fort Henri deux ; au total, huit pièces de canon, formant notre artillerie.

Tout le monde se mit à l'ouvrage avec la plus grande activité. Les généraux travaillaient à notre tête, et le général Rigaud, quoique dans un âge avancé, ne le cédait en rien aux jeunes gens : on le voyait la pioche et la pelle à la main, ne pas perdre un instant et régulariser le travail de chacun. Les heures du travail étaient divisés ainsi qu'il suit : Le matin, de 4 à 7 heures ; et le soir, depuis quatre à sept heures également. Les travaux étaient dirigés par MM. *Mauvais, Guillot, Arlot, Manscheski*, officiers d'artillerie.

Entre ces heures de travail, chacun pouvait s'occuper de construire son habitation, ou de cultiver son jardin.

Ces quatre forts furent élevés comme par enchantement dans un très-court espace de temps ; ils étaient d'une solidité éton-

nante. Les principes de l'art avaient été strictement observés, et les fortifications élevées par le célèbre Vauban, ou par les meilleurs officiers du génie de notre temps n'offraient rien de mieux. Il est vrai que nous y mettions tous un certain amour propre, nous étions, pour ainsi dire, en même-temps ingénieurs et pionniers.

Le fort de la *Palanque* était construit avec de gros arbres et d'une telle solidité qu'il eût pu résister facilement à toutes les attaques. On y avait placé le magasin à poudre et le matériel de la colonie. Au-dessus des forts, et dans un espace assez étendu, on éleva les habitations sur un plan circulaire ; elles étaient en gros arbres joints les uns aux autres, en forme de *Block-houss*, à l'épreuve du boulet, et crénelées, de manière qu'il eût fallu faire le siège de chacune. Au centre, dans le fond était l'habitation du général Lallemand ; un peu plus haut, sur la droite, le magasin des vivres. Le général Rigaud avait son habitation au-dessus du fort

Henri près des deux corps de garde. Le coup-d'œil qu'offrait le camp était très-agréable : ce tableau agreste et guerrier avait quelque chose de séduisant, dont il était difficile de se rendre compte. En avant du camp, une plaine immense ; au-delà des arbres touffus et toujours verts, dont la cîme se perdait pour ainsi dire dans les nues. A droite, la rivière de la Trinité roulant ses ondes, arrosait les confins de la colonie, pour aller se perdre dans le golfe du Mexique. Sur la rive opposée, des forêts qui se prolongeaient à perte de vue. La gauche et le derrière du camp étaient couvertes par des forêts qui nous mettaient à l'abri des ouragans. Ce pays age comme on le voit, avait quelque chose de pittoresque et de majestueux et pour s'en faire une idée, il suffit de jeter les yeux sur le plan joint à cet ouvrage.

Comme nous l'avons déjà dit, entre les heures de travail, les Colons cultivaient leur jardin ; le terrein très fertile répondait à nos vœux. La végétation était très

active et la terre se couvrit bientôt de plantes et de fruits. MM. *Hartmann* et *Fux* furent les premiers qui eurent des fruits. Les melons surtout étaient d'une beauté rare et d'une grosseur extraordinaire ; il en était ainsi de toutes les plantes que l'on confiait à la terre, elle nous rendait avec usure ce qu'on renfermait dans son sein; il semblait qu'elle voulût nous dédommager par l'abondance de l'éloignement où nous étions de notre patrie et qu'elle nous savait gré de ce que nous l'avions choisie pour notre refuge.

Nous avions fait aussi quelques plantations de tabac de *Naquidoche* : il réussissait très bien ; mais nous ne sommes pas restés assez long-temps dans le pays pour recueillir le fruit de nos travaux, je suis persuadé que le tabac eût fini par être une branche d'industrie d'une grande ressource pour la Colonie si nous nous fussions livrés à sa culture d'une manière plus étendue.

Le plus grand ordre et la plus grande union régnaient dans la Colonie. Nous

suivions les réglemens civils et militaires en vigueur en France. Nous croyons devoir placer ici la Proclamation que le général Lallemand mit à l'ordre quelques jours après notre arrivée ; elle fera connaître les principes qui nous animaient et qu'elles étaient nos intentions.

PROCLAMATION.

A Galweston, le

« Réunis par une série de calamités semblables à celles qui nous avaient éloignés de nos foyers et dispersés subitement dans diverses contrées, nous avons résolu de chercher un asile où nous puissions être à même de nous rappeler nos infortunes, afin d'en tirer des leçons utiles. Une vaste contrée se présente devant nous, mais une contrée abandonnée des hommes civilisés, ou parcourue par des tribus indiennes, qui se contentant de la chasse, laissent en friche un territoire aussi fertile qu'étendu.

Dans l'adversité qui relève notre courage loin de l'abattre, nous exerçons le premier droit accordé à l'homme par l'auteur de la nature, en nous établissant sur cette terre, afin de la fertiliser par nos travaux et d'en tirer les productions qu'elle ne refuse jamais à la persévérance.

Nous n'attaquons personne, nous n'avons point d'intentions hostiles. Nous demandons la paix et l'amitié à tous ceux qui nous entourent, et nous serons reconnaissans de la bienveillance qu'on nous témoignera. Nous respecterons la religion, les lois, les coutumes et usages des nations civilisées. Nous respecterons l'indépendance, les usages et la manière de vivre des nations indiennes, que nous ne gênerons ni dans leur chasse, ni dans aucun autre exercice de leur vie. Nous entretiendrons avec tous ceux à qui cela pourra convenir, des relations sociales et de bon voisinage, ainsi que des rapports commerciaux. Notre conduite sera paisible, active et laborieuse; nous serons utiles autant que nous pourrons et

nous rendrons le bien pour le bien ; mais s'il était possible que notre position ne fût pas respectée, et que la persécution nous atteignît dans les déserts où nous avons cherché une retraite, nous demandons à tous les hommes raisonnables quelle défense pourrait être plus légitime que la nôtre; ce sera celle du plus entier dévouement. Notre résolution est prise d'avance. Nous avons des armes ; le soin de notre conservation nous a engagés à nous en pourvoir, comme les hommes dans notre position ont toujours fait. La terre sur laquelle nous nous sommes établis nous verra réussir ou mourir. Ici nous voulons vivre d'une manière honorable et libre, ou y trouver notre tombeau, et les hommes justes accorderont un tribut d'estime à notre mémoire.

Mais nous sommes fondés à attendre un plus heureux résultat, et notre premier soin doit être de mériter l'approbation générale, en traçant les principes qui seront la garantie de notre conduite. Nous nommerons la place ou notre colonie est établie, le

Champ-d'Asile. Ce nom, en nous rappelant nos adversités, nous rappellera aussi la nécessité de fixer nos destinées, d'établir de nouveaux dieux pénates, en un mot de créer une nouvelle patrie. La colonie, essentiellement agricole et commerciale, sera militaire pour sa conservation ; elle sera divisée en cohortes ; chaque cohorte aura un chef qui sera tenu d'avoir un registre général, composé des registres réunis de toutes les cohortes ; il sera tenu par la direction de la colonie. Les cohortes seront réunies sur le même emplacement, afin d'être mieux protégées contre les insultes et vivront chacune tranquille sous la protection de toutes. Un Code sera rédigé sur le champ pour garantir la sûreté des propriétés et des personnes, pour prévenir et réprimer l'injustice, pour assurer la paix des hommes et déjouer les projets des méchans.

Les réfugiés n'admettent parmi eux que des Français ou des militaires qui ont servi dans les rangs de l'armée française. Pour se joindre à eux, il suffit de posséder l'un

de ces deux titres et de se rendre à la Nouvelle-Orléans. Là on trouvera tout ce qui est nécessaire pour être conduit et reçu au Champ-d'Asile. »

Le service se faisait avec la plus grande exactitude ; la discipline était observée avec rigueur : l'obéissance et la subordination en faisaient la base. Le même esprit nous animait et nous visions tous au même but, la prospérité de la colonie, son affermissement, sa sûreté en général et le bien être de chaque individu en particulier. Point de jalousie, point d'ambition parmi nous ; le luxe corrupteur n'éveillait point nos désirs. Nos armes étaient notre parure, nos propriétés notre habitation et notre jardin notre richesse. Les fruits que nous donnait la terre ; et nos instrumens aratoires nos objets de délassement. Tout était commun entre nous ; si quelque maladie venait à frapper un de nos frères, les soins, les attentions, les secours les plus prompts adoucissaient ses maux, en allégeaient le poids ;

c'était un échange, une réciprocité de procédés délicats, de témoignages d'amitié, d'intérêt et d'attachement qui resserraient à chaque instant les liens qui nous unissaient les uns aux autres. Telles sont, en général, toutes les sociétés naissantes; pourquoi ne sont-elles pas toujours à leur aurore? Les dissentions cruelles, filles des passions, ne viendraient point en troubler l'heureuse et douce harmonie. Nous habitions un sol nouveau et nous semblions, pour ainsi dire, jouir du même avantage. L'air que nous respirions était plus pur, il agissait sur nos organes, sur nous-mêmes; la corruption, certaines idées que l'on puise dans les grandes sociétés au sein des cités, nous avaient abandonnées; et comme la nature qui s'offrait à nos regards, nous croyons être dans l'enfance des vices, des défauts qui affligent l'humanité et font le malheur des hommes. C'était le besoin qui nous rapprochait, et le travail auquel nous étions obligés de nous livrer, qui ne nous permettait pas de nous abandonner à d'au-

tres pensées. Je le crois, ou plutôt j'en suis certain, l'oisiveté est donc le plus grand des fléaux, et je reconnais qu'un peuple laborieux et dont l'industrie est la principale richesse, est moins sujet que tout autre à gémir sur la dissolution des mœurs; qu'il compte parmi ses membres plus de bons pères et de bons citoyens, de fils vertueux, d'amis de l'humanité, que ceux qui sont gorgés d'or et dont le luxe fait les délices. C'est ce funeste métal qui enfante les crimes et nous n'en avions point exporté au Texas.

Notre colonie était composée de 400 individus de diverses nations. Je ne comprends dans l'état des cohortes que je place ici, que les Français et quelques officiers supérieurs espagnols, qui ont fait partie de la colonie jusqu'à notre départ.

DIVISION DES COHORTES.

ÉTAT-MAJOR-GÉNÉRAL.

MM. Lallemand, général et commandant en chef.

Rigaud, général commandant en second.

Ire. COHORTE.

MM. Le colonel Douarche, chef.
Waskès, colonel espagnol.
Lapeire, *mort.*
Gazola.
Schmids.
Contardie.
Pagnère, André.
Pagnère, Alexandre.
Mollina.
Tournel.
Skierdo.
François.

MM. Schmids, L.
Peugné.
Joseph Merlin, *noyé.*
Moeller.
Didier.
Baron.
Gilbal.
Planque, père.
Planque, fils.
Methais.
Le Rouillet, *noyé.*
Deseorme.
Allouard.
Stephens.
Lejeune, *noyé.*
Manuel.
Wallot.
Schumps.
Corso.
Planté.
Prolmés.
Genait.
Meunier, *noyé.*
Gex.

MM: Emond-Dreux.
Ouzard.
Salanav.
Aimard.
Gonzoles.
Salaza.
Toubaux.
Félix.
Blanck.
Hudbert.
Normann.
Neschberg, *mort.*
Sudermann, *mort.*
Schumpin.
Frederick.
Delfund.
Durand, *ex-receveur général.*
Buillard, *chirurgien de la première cohorte.*
Viol, *médecin.*

2. COHORTE.

MM. Le colonel Scharassin, chef.
Schultz.
Jourdan, *mort.*
Jeannet.
Fischer.
Delfoss.
Rigaud, *fils du Général.*
Voerster, *noyé.*
Hartmann.
Larochette.
Bieffel.
Arander.
Fux.
Canobiou.
Bischoff.
Farcy.
Fallot, *dévoré par les sauvages.*
Balbuena.
Goméz.
Mony.
Latapie.

MM. Ruger.
Astorge.
Schrimer.
Galland, *mort.*
Houdard.
Artus.
Manfretty.
Penazzi.
Desplans.
Vinet.
Lacoste.
Jeannet, Joseph.
Bonnet.
Barrault.
Laurette.
Peygnère.
Monier.
Ferlin, *noyé.*
Etienne.
Beauvais.
Descoudréz.
Barillier.
Renoud.
Labordet.

MM. Lagarde.
Albert, *dévoré par les sauvages.*
Hebert.
Millard.
Pomier.
Loubrault.
Lagage.
Baudel.
Rub.
Durand.
Frédéric.
Lagarde.
Monnot, chirurgien de la 2. cohorte.

3. COHORTE.

MM. Le colonel Fournie, chef.
Guillot.
Germain.
Manschesky.
Maillet.
Holzer.
Vitalba.
Torta.

MM. Richard.
Bontoux, *mort.*
Dejean, *chargé de l'habillement.*
Lafeuillade.
Lange.
Laurent.
Groningue.
Riban.
Mauvais.
Arlot.
Boril.
Dufot.
Mann, chirurgien de la 3. cohorte.

Formento, médecin en chef.
Jeannet, oncle.
Manchot.

Noms des dames et enfans.

MM.mes Jeannet et son fils.
Viol.
Dejean avec 3 enfans.
Rigaud, *fille du Général.*

Nous jouissions de la plus grande tranquillité, une paix profonde nous entourait; le calme, la satisfaction régnaient dans tous les cœurs; notre camp était pour nous une terre sacrée où devait renaître l'âge d'or.

C'est là que nous passions les jours; c'est dans cette enceinte que nous nous livrions aux plus douces espérances. Elles nous montraient le plus riant avenir, la terre fertilisée par nos soins et bientôt couverte des plus riches moissons; nous goûtions d'avance ces jouissances que l'on éprouve lorsqu'on peut le dire, tout ce qui s'offre à nos regards est notre ouvrage, le fruit de nos travaux de notre constance. Notre imagination nous reportait ensuite dans notre patrie, et nous disions avec un certain amour propre, lorsque la France apprendra que ses enfans ont fondé un établissement sur des plages inconnues où, pour ainsi dire, les pas d'aucun homme n'avaient été empreints, elle sera fière, orgueilleuse

de ce que nous aurons fait pour repousser l'adversité et vaincre les rigueurs du destin ; elle reconnaîtra qu'aucun genre de gloire ne nous est étranger, et que ces mêmes hommes qui se rendirent redoutables au Champ de Mars, et y cueillirent d'innombrables lauriers, peuvent également se rendre recommandables, par leur industrie. Le commerce nous ouvrait ses ressources ; les vaisseaux des différentes nations sillonnant les flots du golfe aborderaient au Champ d'Asile, nous aporteraient les productions de l'Europe pour les échanger contre celles du Texas, et le pavillon français flotterait paisiblement dans le port d'une nouvelle colonie auprès de celui des Nations qui furent autrefois nos rivales et qui ne connaîtraient plus d'autre sentiment que celui de l'amitié. Telles étaient les pensées qui nous occupaient pendant nos travaux, et que nous nous communiquions dans les instans de repos.

Nous nous croyons à l'abri de tous re-

vers, de tous les coups de sort; habitans d'une contrée dont la concession nous avait été faite par un peuple ami, qui comme nous avait passé par toutes les épreuves, dont le berceau de sa liberté avait été entouré par le malheur et qui voyait chaque jour ses richesses et sa puissance s'accroître, grâce à cette liberté douce, sage et modérée, dont la source était dans les lois et dans leur stricte observation. Nous pouvions penser que sous le même ciel, sous la même température, en prenant en tout pour modèle le peuple qui nous donnait l'hospitalité, les mêmes avantages nous seraient offerts. Nos premiers pas dans la nouvelle carrière que nous avions à parcourir allaient être incertains. Nos premiers essais en agriculture devaient laisser beaucoup à désirer. Encore novices et habitant sous un climat où l'éducation des plantes et les productions du sol n'étaient pas les mêmes que dans notre patrie nous aurions eu besoin d'être dirigés et éclairés. L'expérience que nous pourrions acquérir en tra-

vaillant allait donc être notre seul guide, et nous deviendrions nous-mêmes nos maîtres dans ce premier des arts, que les Cincinatus et autres grands hommes dont l'histoire nous a transmis les noms, s'occupaient après avoir servi glorieusement leur patrie. Nous n'avions point l'orgueil de nous assimiler à ces bienfaiteurs de l'humanité, à ces héros, à ces guerriers citoyens qui, après les dieux, ne voyaient, ne respectaient que leur patrie; mais sans prétendre les égaler il nous était permis de marcher, quoique de loin sur leurs traces. Nos lecteurs verront que nous ne devions porter ombrage à personne; nos desseins, nos vœux ne passaient pas l'enceinte de notre camp; il était pour nous l'univers. La chasse et la pêche étaient nos occupations favorites, lorsque nous voulions nous délasser de nos autres travaux; assis tranquillement sur les bords de la Trinité, nous allions, avec un perfide hameçon, tenter, séduire dans leurs grottes profondes les habitans des eaux. Les poissons que nous

prenions le plus fréquemment étaient la *coad-fish ;* nous pouvions nous approvisionner également de tortues, elles s'y trouvent en grande quantité, sont d'une grosseur énorme, quelques-unes pèsent jusqu'à 200 livres.

Il existe aussi beaucoup de caïmans ou crocodiles dans la rivière de la Trinité et dès poissons armés, de 15 à 16 pieds de long et de 2 à 3 pieds de diamètre ; nous en prenions beaucoup : ils ont la gueule garnie de dents comme nos brochets ; mais elles sont d'une grosseur énorme. Leur peau a l'épaisseur et la force d'une cuirasse. Il était, comme on le voit, dangereux de se baigner dans cette rivière.

La contrée était environnée de plusieurs lacs où nous pêchions des poissons de toute espèce, tel qu'on les trouve dans les rivières d'Europe.

La chasse, dont l'exercice était beaucoup plus actif, nous faisait poursuivre l'ours, le chevreuil, le daim et autres animaux. La peau du premier couvrait notre lit de repos

et la chair des autres nous offrait une nourriture saine et agréable. Nous ressemblions à ces peuples pasteurs, des premiers âges du monde; les succès que l'on obtenait soit à la chasse ou à la pêche, faisaient l'objet de nos entretiens. Plusieurs d'entre nous y étaient d'une adresse extraordinaire, connaissaient toutes les ruses du métier et les communiquaient aux moins expérimentés. Lorsque nous n'atteignions point les quadrupèdes ou les habitans de l'air avec le plomb meurtrier, nous leur tendions des pièges, et c'était une autre jouissance pour nous, lorsqu'alléchés par un appât trompeur nous les trouvions pris dans nos filets.

Nous nous livrions par fois à ces jeux qui, au milieu des camps où nous avions tous vécu, aidaient à développer les forces, l'agilité, la souplesse du corps et l'adresse. Les échos du Texas retentissaient aussi de nos chants; l'amour, la gloire étaient célébrés; et le Dieu du vin, ce conquérant de l'Inde, n'était pas oublié.

Je paraîtrais avoir renoncé au caractère

national, si je ne rendais pas hommage aux dames qui avaient suivi notre fortune, qui faisaient l'ornement de notre société. le charme de la colonie, elles nous commandaient à tous le respect et l'admiration par ces précieuses qualités qui les distinguaient éminemment : bonnes, douces, sensibles, ayant pour tous les Colons ces attentions, ces soins délicats dont les femmes seules sont susceptibles, elles approchaient du lit d'un malade et leur voix douce, leur organe enchanteur calmaient ses douleurs. Les remèdes qu'elles offraient, préparés par leurs mains, semblaient acquérir une vertu nouvelle, une qualité plus précieuse, hâtaient sa guérison. Dans les siècles passés, au temps où la mythologie et ses brillantes rêveries charmaient les Grecs, on les eût nommées des Dryades, des Amadryades, des Nymphes. De nos jours elles étaient des Anges consolateurs ! des femmes vertueuses, des françaises, enfin ; et ce mot est synonime d'amabilité, de grâces, de talens, de tout ce qui peut en-

traîner et séduire. Mademoiselle Rigaud se faisait remarquer par son tendre attachement pour son père ; modèle de piété et d'amour filial, on ne pouvait jeter les yeux sur elle sans se trouver meilleur, sans éprouver le besoin de lui ressembler et sans former le dessein de l'imiter.

Ces dames se mêlaient à nos jeux, à nos assemblées qu'elles embellissaient ; elles venaient nous visiter dans nos travaux ; elles applaudissaient à nos succès, à nos efforts, à notre persévérance. Nous étions satisfaits d'avoir mérité un éloge, un applaudissement : nous leur donnions des fleurs ; on les cultivait avec soin, afin de pouvoir renouveler souvent ces offrandes. Plusieurs enfans étaient aussi au nombre des Colons ; leur joie folâtre venait varier ce tableau. Tous les Colons les chérissaient, avaient pour eux des complaisances, qui égalaient le respect, la déférence dont toutes ces dames étaient l'objet. Il ne se disait pas un mot qui pût blesser l'oreille la plus délicate ; une expression hasardée était méconnue et pros-

crire du dialecte de la colonie ; et lorsque ces dames étaient présentes, rien ne troublait les charmes, les douceurs de nos réunions. Nous nous étions imposé nous-mêmes cette loi, sans contrainte, sans en être convenus ensemble. Tel est le français : on peut le dire sans crainte d'être désavoué ; bon, par caractère, il n'est rien dont il ne soit capable pour faire le bien ; il lui suffit de suivre l'impulsion de son cœur pour se livrer à ce penchant.

Chacun de nous s'était empressé d'offrir ses services pour embellir ou procurer quelque nouvel agrément aux habitations de ces dames : l'un cultivait leur jardin, arrachait les herbes parasites, arrosait une plante ; l'autre relevait une fleur dont la tige était courbée sur la terre, détruisait les insectes qui s'attachaient à ses feuilles. Un sourire, un remercîment, une expression amicale étaient la récompense de ce léger service, et nous étions heureux. L'amour, ce sentiment que fait naître en nous un sexe dont le français est idolâtre, ne

nous tormentait pas: si nous ignorions ses plaisirs, ses peines nous étaient inconnues: et cependant nous avions sous les yeux deux membres de notre colonie que l'amour le plus vrai, le plus sincère unissait des plus tendres nœuds. Ils s'aimaient à l'idolâtrie ; tous les Colons les voyaient d'un œil d'envie, mais sans jalousie. Qui n'eût voulu jouir d'un pareil sort? La nature semblait les avoir formés l'un pour l'autre. Quelle femme pouvait être comparée à la bonne, à la sensible Adrienne? Où trouver ses grâces, ses attraits, son esprit, cet ensemble si parfait? Quel homme n'eût voulu ressembler à Edouard? L'extérieur le plus noble était le moindre de ses avantages : brave, généreux, franc, loyal, ami fidèle, il aimait sa patrie et ses frères, autant qu'il idolâtrait Adrienne. Ils vivaient ensemble dans la plus douce union : tout était bonheur pour eux; ils partageaient leurs peines et leurs plaisirs, allégeaient réciproquement le poids des premières, qui devenaient alors plus supportables, et les seconds plus

doux. Heureux amans, je consacrerai au récit de vos amours quelques pages de cet ouvrage. Vous m'accordiez votre amitié. Combien de fois mon cœur ne fut-il pas ému en voyant l'heureuse harmonie qui régnait entre vous, et qui ne fut jamais troublée par aucun nuage ! Vous, dont je ne prononce jamais le nom sans éprouver la plus douce émotion, Adrienne ! Que de femmes aimables et charmantes se composeraient de chacune des qualités dont vous offriez le rare et précieux assemblage. Pourrai-je tracer ce tableau? Non, je l'esquisserai seulement, et je suis certain que, grâce au sujet, il intéressera mes lecteurs.

Tranquilles sur le présent, et possédant à peu près tout ce qui était nécessaire pour subvenir aux premiers besoins, l'avenir s'offrait ànous sous un aspect beaucoup plus riant : après avoir pourvu ànotre sûreté, nous allions défricher la terre, sillonner ce sol encore vierge, avec le soc de la charrue, et déposer dans son sein ces semences nourricières qui, par d'abondantes récoltes,

nous rendraient bientôt au centuple ce que nous lui aurions confié. Là, un champ de blé, de seigle, de maïs; ici la pomme de terre nourricière et secourable, et ces autres productions céréales, si précieuses, devaient nous mettre à l'abri du besoin et de la disette. Hélas! lorsque nous nous bercions de ces belles espérances, nous étions bien loin de penser que la famine et toutes ses horreurs planaient sur nos têtes, et que ce funeste fléau allait nous frapper.

CHAPITRE IV.

Plusieurs Nations indiennes nous envoient des députés et font une espèce d'alliance avec nous. — Le repos de la colonie est troublé. — Les Espagnols formant les garnisons de Saint-Antoine et de Labadie, réunies aux Indiens, prennent la résolution de nous attaquer. — Nous nous retirons à Galweston.

La colonie, comme on le voit, ne pouvait donc que prospérer de plus en plus : les peuplades de sauvages indiens qui touchaient au Texas sentaient qu'ils n'avaient rien à redouter de notre voisinage, et ne demandant pas mieux que de vivre en bonne intelligence avec nous, avaient envoyé une députation pour nous visiter, nous offrir le *calumet de paix* et rendre leurs hommages au général Lallemand. Nous les avions parfaitement accueillis ; notre fran-

chise, notre loyauté, cette amitié expansive qui caractérise les français, nous avaient concilié leur affection. Une certaine sympathie nous avait d'abord attiré les uns vers les autres, et l'attachement le plus sincère et le plus vrai nous unit bientôt. O vous, français, qui me lirez, tout imparfait qu'il est, vous serez, j'en suis persuadé, émus à ce tableau touchant de fraternité. Les *Chactas*, les *Cochatis*, les *Alabamos*, les *Dankaves*, furent ceux qui formèrent une alliance avec nous : ces bons indiens admiraient nos armes dont ils ignoraient le terrible usage ; ils ne se doutaient pas que leurs arcs, leurs flèches, leurs casse-têtes ne pouvaient rien contre le salpêtre enflammé et la redoutable baïonnette, toujours victorieuse entre les mains des français : ils trouvaient quelque ressemblance entre nos habitations et leurs huttes, et nous pouvions remarquer qu'ils se communiquaient entre eux ces observations.

Ils nous firent des présens ; nous leur

donnâmes quelques bagatelles auxquelles ils parurent attacher un grand prix, et ils partirent après nous avoir assuré de leur amitié par des démonstrations d'autant plus précieuses qu'elles étaient sincères, et n'avaient point cette teinte européenne qui tient du clinquant de la fausseté.

Nous devions penser d'après cela qu'étant en paix avec les naturels du pays nous n'aurions rien à redouter des Européens qui, comme nous, *et sans autre titre de propriété*, habitaient ces contrées.

Quelle était notre erreur ! bientôt nous apprîmes que les garnisons espagnoles de St.-Antoine et de Labadie, aidées de quelques peuplades indiennes, qui leur étaient dévouées, marchaient contre nous avec l'intention de nous attaquer, pour nous forcer à évacuer la province du Texas, le Champ-d'Asile et l'île de Galweston. Quoique peu nombreux, accoutumés à combattre, à compter nos ennemis après les avoir vaincus, la première résolution fut de les attendre de pied ferme et de les punir de

leur témérité ; mais la réflexion fit taire ce premier mouvement du courage et de l'indignation, et notre Général nous fit observer que les vivres pourraient nous manquer; qu'après avoir battu les corps qui s'avançaient, d'autres viendraient, qui nous cerneraient dans notre camp, et que nous serions réduits à nous rendre ou à périr par la famine ; que le parti le plus sage et le plus prudent était d'évacuer le Champ-d'Asile et de se retirer à Galweston, seul point d'où nous pourrions nous procurer facilement des vivres, puisque nous conservions nos communications avec la mer.

Nous fûmes tous de l'avis de notre Général dont nous avions été à même d'éprouver la sagesse et la prudence. Nous transportâmes nos vivres, nos munitions, nos bagages sur nos embarcations qui étaient à l'ancre sur la rivière de la Trinité, et après avoir fait nos adieux à nos habitations, à ce Champ-d'Asile que nous étions obligés de quitter, et où nous avions eu à peine le temps d'établir nos pénates, nous

embarquâmes sur la rivière de la Trinité et son courant nous porta bientôt dans la baie de Galweston.

Notre retraite se fit dans le plus grand ordre, sans confusion, sans accident ; un nègre seulement se noya, malgré tous les secours que nous nous empressâmes de lui porter ; il fut entraîné par le courant : nous eûmes également à regretter M. *Lejeune*, officier de marine, envoyé à Galweston, trois jours avant notre départ, pour faire quelques dispositions nécessaires lors de notre arrivée et qui eut le malheur de se noyer. Ce jeune marin était recommandable par son zèle, son activité et ses qualités personnelles. Sa perte fut vivement sentie par tous les Colons qui lui donnèrent des regrets.

CHAPITRE V.

Arrivée à Galweston; on établit un nouveau camp, l'ancien ayant été incendié. — On élève des retranchemens. — On craint que les vivres ne manquent. — Le général Lallemand part pour la Nouvelle-Orléans, afin de s'en procurer. — Les Espagnols nous envoient un parlementaire pour évacuer Galweston.

Notre navigation sur la rivière de la Trinité fut très heureuse ; nous arrivâmes dans la baie de Galweston et le débarquement s'opéra de suite. Le camp que nous avions occupé lors de notre premier séjour dans cette île ayant été incendié, on s'empressa de suite d'en tracer un autre, et nous y fûmes bientôt établis. Pour nous mettre également en état de repousser l'attaque de ceux qui voudraient de nouveau nous

inquiéter, nous élevâmes des retranchemens et notre artillerie y fut placée. Après avoir fait ces dispositions préliminaires, on songea à consolider cet établissement en attendant qu'il eût été pris une détermination ultérieure pour fixer invariablement le sort de la colonie et nous transporter dans un lieu où nous ne serions plus exposés à émigrer de nouveau.

Les Espagnols réunis aux Indiens ne nous eussent certainement pas fait évacuer le Champ-d'Asile et par suite Galweston, si nous n'eussions pas été réduits à la plus affreuse misère et abandonnés, pour ainsi dire, de tout l'univers. Nos armes, et plus encore, notre courage nous eussent fourni les moyens d'anéantir ces insolens aggresseurs, et ils eussent appris que les Français établis au Nouveau Monde étaient encore ceux qui avaient cueilli des lauriers dans toutes les contrées de l'Europe; mais n'anticipons point sur les événemens.

La sécurité régnait parmi nous; si nous n'étions pas dans l'abondance, au moins

nous ne redoutions pas le besoin, et chacun se livrait à ses occupations, faisait son service, chassait ou pêchait, et les jours s'écoulaient ainsi dans une espèce d'uniformité.

Tout-à-coup un cri sinistre, précurseur de l'infortune se fit entendre. Les vivres manquent, répétâmes-nous avec une morne stupeur, et cette terrible vérité ne se fit que trop reconnaître. On diminua nos rations; nous ne perdions cependant pas tout espoir. On nous avait promis des secours : un fournisseur s'était engagé à nous procurer des vivres, nous le savions tous, cette idée consolante adoucissait l'amertume de nos privations et les rendait plus supportables. En attendant que ces promesses se fussent réalisées, le général en chef dont la fermeté et le courage semblaient augmenter en raison de la faiblesse de nos ressources, faisait passer dans nos ames une sécurité, un espoir qu'il n'avait pas lui-même, et nous ne reçûmes plus par jour,

et par homme, que *deux galettes* de biscuit et un petit verre d'eau-de-vie. Nous passâmes ainsi un mois. Chacun souffrait plus ou moins, les travaux ne se continuaient plus avec la même activité. La gaîté ne régnait plus dans la colonie : on en voyait bien de temps en temps quelques éclairs, mais ils étaient si faibles, qu'on s'en apercevait à peine : aucun murmure, aucune plainte ne se faisaient entendre ; les femmes même montraient une constance, une fermeté dont nous étions étonnés ; nous les admirions... Notre respect et notre attachement pour elles augmentaient à chaque instant, et nous étions forcés de convenir que le sexe le plus faible trouvait des forces qui quelquefois nous abandonnaient. O femmes ! si votre cœur s'ouvre aux plus douces, aux plus tendres émotions, il est aussi l'asile de toutes les vertus ! Quel homme ne doit pas dire avec un sentiment d'orgueil et de reconnaissance : *une femme fut ma mère ! !*

Nous nous consolions tous mutuelle-

ment; il n'était pas possible de songer à tirer le moindre secours de l'île de Galweston; le sol était un sable aride qui n'offrait aux yeux que l'image d'un désert, pas la moindre trace de végétation; le bruit des flots et le souffle des vents étaient les seuls objets de distraction que nous trouvions autour de nous. Dès que nous nous éloignions un instant de nos camarades et que nous quittions l'enceinte du camp, la vue se perdait sur l'immensité du golfe du Mexique; et, si l'on distinguait un bâtiment dans le lontain, on suivait sa marche jusqu'à ce qu'on eût acquis la preuve qu'il ne se dirigeait pas vers Galweston. Cet espoir s'évanouissait pour faire place à un autre qui se détruisait également. Tel est l'homme. Il se nourrit de chimères, et semblable au chien de la fable, *il quitte trop souvent sa proie pour l'ombre.*

Les jours s'écoulaient, et cependant les vivres n'arrivaient pas. L'inquiétude se peignait sur tous les visages empreints des traces du besoin, funeste

avant-coureur de plus grands maux encore; un mot qui eût pu exprimer le découragement ne frappait pas nos oreilles; qui eût osé paroître moins courageux que son camarade, que son ami? On fut contraint de diminuer nos rations de moitié et quinze jours s'écoulèrent encore dans cette cruelle situation. Nous voyons finir le jour avec l'espoir que le lendemain améliorerait notre sort. L'aurore paraissait et nous carressions cette pensée; les yeux fixés sur les flots nous cherchions à découvrir sur l'immensité du golfe du Mexique, la voile secourable et protectrice qui, gonflée par un vent favorable, devait nous rendre le bonheur avec l'abondance. Vœux superflus, elle ne devait point paraître; le destin était sourd à nos voix. Le sort impitoyable devait nous livrer à toutes les horreurs de la famine et du désespoir.

Enfin le général en chef Lallemand désolé de ce que le fournisseur ne tenait pas ses engagemens, prit la résolution vers la fin de septembre, de se rendre à la

nouvelle Orléans, avec un commissaire des Etats-Unis, M. Graham, qui vint à Galweston. Il avait l'espérance de nous procurer des secours et faire cesser notre misère. Il partit, emmenant avec lui ses aides-de-camp et sept ou huit personnes pour lui servir d'escorte... Il nous adressa, avant son départ, un ordre du jour, dans lequel il annonçait qu'il nous quittait avec peine; que son absence ne serait pas longue, qu'il ne s'éloignait de nous que pour assurer notre bonheur futur; il nous exhorta à maintenir le bon ordre dans la colonie, que nous le reverrions dans vingt ou trente jours, et qu'il nous enverrait d'abord des vivres; ils touchaient à leur fin, et à peine en avions-nous pour un mois. Il laissa le commandement de la colonie au général Rigaud; ce respectable militaire, âgé de près de 80 ans, était chéri de tous les colons; ils le regardaient comme un père, et il leur inspira la plus grande confiance.

Nous ne craignions pas de mourir de

faim ; cette idée ne nous était même pas venue : accoutumés aux privations pendant les siéges, nous pouvions les supporter avec courage ; cependant le départ du général en chef causa la plus vive sensation dans la colonie ; il est des mouvemens de l'âme qu'on ne peut réprimer, des pressentimens qui malgré nous viennent nous assiéger et dont il est difficile de se défendre. Nous portions tous le plus grand respect et la plus grande estime au général Rigaud ; sa consolante voix, son exemple, sa fermeté nous ranimaient ; mais lorsqu'on réfléchissait à l'éloignement du général Lallemand, à ses suites, aux désastres qui en résulteraient si les secours n'arrivaient pas et si les espérances étaient trompées, la consternation s'emparait de tous les esprits: notre malheur parut à son comble, chacun ne pensa plus qu'à sa sûreté personnelle et à se garantir de la faim. Le besoin rend dur, égoïste, ferme le cœur à l'amitié aux plus douces affections ; nous touchions, au dernier degré de la misère.

Une cantine était établie et nous offrait encore, mais au poids de l'or, quelques faibles ressources ; nous payons deux escalins (25 sols) le petit verre d'eau-de-vie et le reste à proportion. Malheur à celui qui n'avait pas d'argent ; la plus grande partie en manquèrent bientôt ; et pour ne pas mourir de faim on vendait ses effets au cantinier qui nous donnait en échange un morceau de pain, dont sa sordide avarice et l'amour du gain diminuaient, autant que possible, la quantité.

Eh quoi ! il n'est donc point de contrées sur la terre, point de réfuge pour le malheur où l'on puisse trouver des hommes sensibles et compatissans Les vices de la civilisation pénètrent partout au sein des villes, au milieu des déserts, au Texas, comme sur les bords de la Seine. Il se rencontre des êtres dégradés qui, pour amasser un peu d'or, spéculent sur la misère de leurs semblables.

Toutes ces réflexions nous échappaient sur les lieux ; nous ne voyons que le besoin

et nous ne cherchions que les moyens de nous y soustraire. Mais nous ne connaissions pas encore tous les coups que le sort voulait nous porter. Peu de jours après le départ du général Lallemand, le commandant espagnol, qui avait pris possession du Champ-d'Asile après notre départ nous envoya un parlementaire pour nous enjoindre d'évacuer l'île de Galweston, nous nous y refusâmes et répondîmes que le général en chef étant absent, nous ne pouvions prendre aucune détermination, et que nous attendrions son retour ou ses ordres pour traiter avec eux. Après cela le parlementaire retourna au Texas, et nous n'en entendîmes plus parler.

CHAPITRE VI.

Le manque de vivres se fait plus vivement sentir. — Nouveaux malheurs. — Tempête. — Innondation. — La mer franchit ses limites, submerge une partie de l'île, détruit les habitations, entraîne nos embarcations et occasionne la perte de nos vivres. — L'eau douce nous manque également. — Le fils du général Rigaud est envoyé à la Nouvelle-Orléans. — On relève ce que l'innondation avait détruit.

Les attaques des espagnols n'étaient pas ce que nous redoutions le plus, s'ils nous eussent forcés à prendre les armes, la victoire nous eût peut être encore été fidèle. Cependant nous préférions la paix, car nous savions par expérience, que l'on achète toujours le succès aux dépens de la vie de quelques braves. Le sang d'un homme est précieux, et les pertes que nous aurions éprouvées nous eussent été plus

sensibles qu'en toute autre circonstance, en raison de l'amitié qui nous attachait les uns aux autres, car on se ferait difficilement une idée de l'intimité qui régnait parmi nous ; je me plais à m'appésantir sur cette pensée, à la rappeller de temps en temps aux lecteurs : ce tableau ne peut manquer de les intéresser.

Depuis notre retour à Galweston, le temps s'était constamment montré calme et serein ; la température était douce, c'eût été un malheur de plus, si, tourmentés par les avant-coureurs de la disette et de la misère, il nous eût encore fallu lutter contre l'intempérie des saisons : nous en avions fait plusieurs fois l'observation et nous nous disions le sort ne nous est pas encore tout-à-fait contraire. Nous regardions cette faveur comme un présage heureux qui nous annonçait que les privations auxquelles nous étions forcés de nous soumettre allaient cesser ; nous étions bien loin de nous douter que l'orage grondait sur nos têtes et que tout ce qui nous était arrivé jusqu'alors

n'était rien en comparaison des nouveaux coups qui allaient nous être portés par la fatalité qui semblait prendre à tâche de nous poursuivre.

Nous étions grouppés de différens côtés dans notre camp, le jour touchait à sa fin, l'atmosphère se rembrunissait, les nuages s'amoncelaient, le vent commençait à s'élever, les oiseaux de mer venaient se réfugier à terre ; enfin, tous les signes précurseurs de la tempête se montraient à nos yeux, sans cependant nous effrayer, ni nous causer la moindre crainte ; nous nous croyons à l'abri de tout danger dans notre camp. Nos retranchemens nous mettaient à l'abri du vent et nos habitations n'étaient pas, d'ailleurs, assez élevées pour lui laisser beaucoup de prise ; comme nous en avions plusieurs fois éprouvé de semblables, nous ne soupçonnions pas qu'il pût devenir plus violent. Nous nous contentâmes d'assujettir les piquets qui ne nous parurent pas assez solides et de nous assurer que nos embarcations étaient bien amar-

rées. La nuit couvrît bientôt la terre de ses sombres voiles, chacun se retira dans son humble et modeste demeure pour se livrer au sommeil. Ses pavots s'étaient appésantis sur nos paupières; tout-à-coup un bruit épouvantable nous arrache au repos, le vent souflait d'une manière effrayante, le mugissement des flots qui s'élançaient contre nos retranchemens, les éclairs qui sillonnaient les nues annonçaient le boulversement de la nature et nous inspiraient d'autant plus de terreur que l'obscurité profonde qui nous environnait ne nous permettait pas de bien distinguer, et quoique le danger fût très éminent, il nous semblait mille fois plus grand encore.

Enfin, la mer franchissant ses limites, roule ses flots avec furie, inonde Galweston, et pénétrant dans notre camp et dans nos habitations, tout est submergé. Bientôt quatre pieds d'eau nous environnent. La consternation est à son comble; les cris du désespoir, les expressions de la douleur se faisaient entendre au milieu de cette scène

d'horreur ; et ils étaient bientôt couverts par le bruit des flots et des vents déchaînés qui ressemblaient à la plus forte canonade et à l'explosion d'une mine. Il est facile de concevoir avec quelle impatience, quelle anxiété nous attendions le jour qui devait succéder à cette nuit éternelle et terrible, dont notre imagination exagérait encore le désastre immense.

Il parut, ce jour qui éclaira nos pertes, et l'abîme des maux prêts à nous engloutir : nous jetâmes avec crainte et terreur, des regards autour de nous ; nous redoutions de découvrir ce qui pouvait s'offrir à nos yeux, et nous ne pouvions vaincre notre curiosité. Quel spectacle douloureux. C'était l'image du chaos, de la destruction, du bouleversement de la nature, dont les lois semblaient être interverties. Les flots de la mer, qui se frappaient en sens contraire, roulaient avec fracas des débris de murs écroulés, des poutres, des solives, des tonneaux; le village de Galweston ressemblait à un fort battu en

brêche, auquel on veut donner l'assaut; nous nous apercevions les uns et les autres, sans pouvoir faire un pas pour nous secourir. Les courans étaient d'une telle rapidité, qu'il eût été impossible d'y résister. Nous voyons Adrienne et son amant, dont l'habitation était un peu éloignée des nôtres, lutter contre les flots; Edouard serrait fortement du bras gauche un pieu qu'ébranlaient les flots, et de l'autre soutenait sa bien-aimée, qui, pâle et affaiblie, semblait ne s'occuper que de celui qui oubliait ses propres dangers, pour les éloigner de son amante. Couple aimable, si digne d'être aimé, et de l'intérêt que nous vous portions, je réserve pour le récit de votre histoire le tableau de tout ce que vous avez souffert; cet épisode attachera tous les cœurs sensibles, et de douces larmes mouilleront plus d'une fois les yeux de mes lecteurs: je ne devrai point ce succès au charme du style; mais quand j'aurai peint Adrienne et Edouard avec les couleurs de la vérité, qui pourra se livrer à d'autres sentimens

que celui du plus tendre et du plus vif intérêt.

Nous croyons que le vent s'appaiserait avec le jour, que la tempête serait moins violente : vain espoir ! De toutes les maisons qui étaient à Galweston, six seulement avaient résisté à la fureur des flots ; nous les voyons se briser contre les murs de l'hôpital où étaient nos malades, et ils y pénétraient. Nous ne pûmes tenir à ce spectacle, et, nous élançant dans l'eau, et marchant dans les endroits où le sol était le plus élevé, nous parvînmes jusqu'à eux et les transportâmes avec une peine infinie dans la maison de M. Lafite, qui était la plus solide : si nous eussions tardé la mer les eût entraînés et fut devenue leur tombeau.

La mer grossissait toujours, et nous découvrait à chaque instant l'étendue de nos pertes. Les navires et embarcations ne purent résister aux secousses réitérées des va-

gues ils chassèrent sur leurs ancres, et furent entraînés en pleine mer (1). Un cri de douleur et de désespoir que nous poussâmes tous simultanément, nous livra aux plus cruelles angoisses; nous avions encore des vivres sur plusieurs de ces bâtimens ; comment les recouvrer ? Comment réparer ce malheur ? Il ne nous était pas permis de l'espérer, et notre infortune était à son comble. Chacun tremblait pour ses jours, et le désir de veiller à sa propre conservation faisait oublier que l'existence allait devenir un fardeau si la famine venait à nous accabler et elle s'offrait à nos yeux avec son affreux cortège. L'amour de la vie est le premier besoin de l'homme : plusieurs se rendirent dans les endroits les plus élevés, d'autres montèrent sur les barraques les plus solides pour échapper à

(1) Les indépendans, principalement M. Lafite, gouverneur de l'île, éprouvèrent une perte considérable.

l'inondation. L'eau qui nous entourait ne nous laissait aucun espoir de salut; nous voyons la mort de tous les côtés, et nous disions tous qu'elle n'était retardée que de quelques instans; nous passâmes deux jours dans cette cruelle alternative; le troisième se présenta sous des auspices plus favorables: le vent se calma, la mer rentra dans son lit, le ciel s'éclaircit, et vers le soir nous pûmes nous réunir, quoiqu'il y eût encore beaucoup d'eau, et que celle qui n'était pas encore écoulée formât des lacs dans divers endroits.

C'était vraiment un spectacle attendrissant que de nous voir: à mesure qu'un de nos infortunés compagnons venait se joindre à nous, on le serrait dans ses bras, l'un après l'autre; on se racontait mutuellement les dangers qu'on avait courus, les craintes et les espérances qui en avaient été la suite. Après ces premiers épanchemens de l'amitié, le besoin de réparer nos forces se fit sentir; la faim et la soif, ces terribles fléaux de l'humanité, nous tourmentaient; nous

avions bien encore quelques vivres, mais les fontaines étaient remplies d'eau salée ; il était impossible d'en trouver dans l'île, et nous ne pouvions espérer de nous en procurer sur le continent, puisque nous avions perdu tous nos bâtimens. On voulut creuser des puits ; l'eau de la mer avait pénétré partout. Par un bonheur inespéré et une rare prévoyance, quelques colons avaient rempli plusieurs barils avant que l'eau de la mer entrât dans les citernes ; on en fit un partage égal à tout le monde, et nous nous abandonnâmes à cet espoir, que la Providence viendrait à notre secours.

Deux jours après plusieurs Colons qui parcouraient l'île, pour tâcher de retrouver quelques-uns des objets que nous avions perdus, découvrirent à six lieues, dans l'intérieur, deux de nos embarcations ; ce fut une ressource précieuse pour nous : cette découverte ranima notre courage, on passa sur la Terre-Ferme, après avoir creusé des puits, on fit une provision d'eau suffi-

sante pour attendre qu'il fût possible de boire celle des citernes de l'île.

Nous n'avions plus de vivres : comment s'en procurer, nous étions éloignés de 30 à 40 lieues de toutes les peuplades d'indiens ; les espagnols qui s'étaient emparés du Texas après notre départ, auraient-ils voulu venir à notre secours? Dans cet état d'incertitude nous ne savions quel parti prendre; cependant il fallait exister, pourvoir à nos besoins et à ceux de nos camarades, que la maladie mettait hors d'état de partager nos peines et nos travaux; ce n'était pas moins un devoir pour nous de les soulager. La chasse et la pêche devinrent alors notre unique occupation ; nous nous y livrâmes avec ardeur : le succès couronna nos efforts et notre persévérance. Lorsque nous rentrions au camp avec notre chasse et notre pêche, nous offrions à nos dames ce qui nous paraissait le plus digne d'elles ; elles nous appellaient leurs pourvoyeurs, leurs vrais amis, nous plaignaient, regrettaient que nous fussions obligés de nous

donner tant de peines. Le plaisir d'obliger nos compagnons nous faisait oublier nos fatigues et nous recommencions le lendemain avec le même empressement.

L'espoir d'avoir bientôt des nouvelles de notre Général, qui s'était rendu à la Nouvelle-Orléans, nous soutenait encore, et, pour hâter les secours qu'il nous avait promis, quelques jours après le malheureux événement dont nous avions été sur le point d'être les victimes, nous envoyâmes le fils du général Rigaud près de lui, afin de lui rendre compte de tout. Ce bon jeune homme partit, nos vœux et nos bénédictions l'accompagnèrent; son respectable père le pressa dans ses bras, sa sœur lui fit les adieux les plus touchans et il s'éloigna de ces lieux qui n'offraient de tous côtés que l'image effrayante de la misère et de la destruction.

Cependant nous conservâmes notre énergie : c'est dans le malheur qu'on doit retrouver des forces pour le braver et

se montrer supérieur aux évènemens. L'adversité avait, pour ainsi dire, retrempé nos ames et notre caractère; il ne s'en trouva pas un parmi nous auquel on put reprocher le moindre signe de faiblesse, et nous nous préparâmes avec une nouvelle ardeur à recommencer nos travaux. La gaîté reprit son empire, et ce fut au milieu des chants guerriers que nous relevâmes ce que le débordement des eaux avait détruit; chacun de nous, la pioche à la main, racontait ce qui lui était arrivé dans une circonstance à peu près semblable. L'un avait été temoin du bouleversement causé par la chûte d'une avalanche, en passant les Alpes, le Simplon, le Saint-Bernard. Un autre racontait ce qui s'était passé en Italie au débordement du Pô, où il avait manqué périr; un troisième retraçait le courroux du Danube, qui ne voulait pas laisser maîtriser ses ondes, et qui, brisant nos ponts, voulait renfermer dans l'île de Lobau, les vainqueurs d'Austerlitz, d'Iéna, d'Ey-

lau et de Fridland. Eh bien ! mes amis, ajoutait le général Rigaud : la victoire fidèle à nos drapeaux nous fit triompher de tous les obstacles et les armées ennemies s'évanouirent comme une ombre légère devant nos invincibles phalanges ; le succès couronnera également nos efforts, et si nous n'avons point ici à combattre les ennemis de notre chère patrie, nous triompherons des élémens qui veulent nous déclarer la guerre, et nous répéterons avec orgueil, tout est possible à des Français ; un *bravo* spontané, un applaudissement prolongé que les échos du Texas reportèrent au loin, prouvèrent à notre général que nous partagions ses sentimens, et nous redoublâmes d'ardeur.

Nous n'avions strictement que le nécessaire ; nous éprouvions des privations de plus d'un genre, et nous convenions entre nous, qu'il était possible de vivre de peu et que l'homme était souvent malheureux par sa faute en se créant des besoins fac-

tices. Quelle école que celle du malheur! quelles leçons utiles il nous donne! heureux ceux qui savent en profiter. Nous faisions par fois ces réflexions, et ce cours de morale en valait bien au autre. Déjà 32 jours s'étaient écoulés, nous ne recevions point de nouvelles, et notre député n'était point de retour. Nous ne savions que penser; nous nous perdions en conjectures; et c'était en vain que nous cherchions à pénétrer les causes d'un abandon aussi cruel. Il ne nous venait pas dans l'idée d'accuser ceux qui nous avaient toujours inspiré tant de confiance, qui nous avaient donné des preuves si touchantes et si sincères d'attachement et d'amitié. Leur caractère, leur franchise, leur loyauté, que nous avions été à même d'apprécier dans diverses circonstances, nous faisaient rejetter sur des causes imprévues le retard dont nous n'osions les accuser. En effet, comment présumer qu'un général français, dont nous avions suivi la fortune, fut capable de délaisser des frères d'armes, lorsqu'il les

savait en proie à toutes les horreurs du besoin. Les apparences, quoique souvent trompeuses, nous permettaient d'accuser d'un oubli criminel, celui que nos cœurs avaient une certaine jouissance à absoudre; mais lorsque nous jettions les yeux autour de nous, que le passé se retraçait à notre pensée, que nous éprouvions les angoisses du présent, il nous était permis de murmurer et de trembler pour l'avenir. C'est cette cruelle expectative qui causa un découragement général et qui nous fit prendre la résolution de fuir des lieux qui semblaient nous repousser et nous marquer du sceau de la reprobation. Il fallait renoncer à tous ces projets que nous avions formés; ils ne devaient plus se réaliser ces rêves enfans de l'imagination et nous les regardions comme les effets du délire.

Les uns voulaient se rendre chez les indépendans, d'autres à la Nouvelle-Orléans, ou dans quelques autres villes des Etats-Unis. La France était l'objet des vœux de la plus grande partie; son climat, sa fertilité,

ses ressources, les rapprochemens que l'on faisait n'étaient pas favorables au Champ-d'Asile qui, depuis que nous l'habitions, avait déjà été sur le point de devenir notre tombeau. Dès-lors on ne songea plus qu'à s'en éloigner et à tout disposer pour exécuter ce projet.

CHAPITRE VII.

Nous quittons l'île de Galweston. — Les uns, après avoir traversé la baie, se rendent à la Louisiane, d'autres à la Nouvelle-Orléans. — Un petit nombre s'embarque, grâce à M. Lafite qui, malgré les pertes qu'il avait éprouvées, vint à notre secours.

Il fallait se décider à mourir de faim et de misère, ou quitter l'île de Galweston ; ce dernier parti fut adopté. Nous n'avions pas assez d'embarcations pour nous rendre par mer à la Nouvelle-Orléans, et encore moins de vivres. M. Lafite, habitant de l'île de Galweston, armateur des corsaires indépendans du Méxique, qui jusqu'à ce jour nous avait rendu les plus

grands services, ne pouvait, malgré sa bienfaisance, nous les prodiguer de nouveau. L'ouragan et l'inondation lui avaient fait perdre deux *bricks*, *trois goëlettes*, *et une felouque*. Le plus grand nombre se décida à se rendre sur le continent, et à gagner par terre quelques contrées habitées où l'on pût trouver des moyens d'existence : la Nouvelle-Orléans fut indiquée comme le rendez-vous général. Les malheureux colons furent donc transportés aude là de la baie de Galweston ; arrivés sur cette terre, qui n'aguère devait être celle du salut, chacun prit la direction qui lui convenait. Les uns, a près avoir traversé la province du Texas, se rendirent à Alexandrie, sur la rivière Rouge, dans la Louisiane; d'autres s'en allèrent chez les *Naquidoches*, au dessus des lacs *Pisaqui* et *Beshonneau*. Cette contrée ayant une réputation de fertilité qui les avait séduits, et quelques-uns, après avoir traversé la rivière de la *Sabine*, celles de *Carcassiou*, de *Mermentas*, le pays des *Attacapas* et des *Op-*

pelousas, *la rivière aux Bœufs*, et longé les bords du lac *Barataria*, se dirigèrent sur la Nouvelle-Orléans. Pendant une route de 150 lieues environ, ils ne vécurent que de leur chasse, ne trouvant de contrées habitées qu'à deux ou trois journées de distance. Les habitans, qui, pour la plupart sont créoles et français, les accueillaient, leur donnaient l'hospitalité : mais trop pauvres pour leur fournir des vivres, les secours qu'ils en recevaient se bornaient au très-court séjour qu'ils faisaient près d'eux. Enfin, après des peines infinies, et les plus grandes fatigues, la Nouvelle-Orléans les reçut dans ses murs. Ils y inspirèrent tous le plus grand intérêt. On se fit un devoir de leur offrir, de leur prodiguer les secours que réclamait leur triste position. On ne chercha point à les consoler par une stérile pitié : la bienfaisance agitait tous les cœurs, et ils en éprouvèrent les effets.

M. Lafite, malgré les sommes considérables qui lui étaient dues par le Général en

chef, ne mit point de bornes à sa bienfaisance et fit encore un sacrifice pour ceux qui étaient restés à Galweston. J'étais du nombre; il nous donna pour nous rendre à la Nouvelle Orléans la Goëlette le S^t.-Antonio de Campêche, prise espagnole, faite sur cette nation par un de ses corsaires.

Après avoir fait transporter à bord les vivres dont il pouvait disposer, et embarqué avec nous un capitaine et dix marins espagnols, auxquels il donna la liberté, nous mîmes à la voile; malheureusement nous fûmes contrariés par les vents, les vivres furent sur le point de nous manquer entièrement; ce ne fut qu'après vingt jours de traversée que nous aperçumes la Balise à l'embouchure du Mississipi Nous le remontâmes et nous nous réunîmes à nos malheureux camarades qui nous avaient précédés à la Nouvelle-Orléans.

Nous avions à bord tous les malades qui étaient attaqués du scorbut, les enfans et les dames; quels soins touchans elles rendaient à ces infortunés. La crainte que de-

vait nécessairement leur inspirer cette maladie ne les arrêtait point ; si elles entendaient l'un d'eux se plaindre, elles se hâtaient de venir près de lui, et leur présence calmait ses douleurs. Que l'humanité est touchante lorsqu'elle s'offre à nos regards sous les traits de la beauté !

Nous n'eûmes à regretter aucuns de nos camarades ; les secours qu'ils reçurent à la Nouvelle-Orléans, le repos, une nourriture saine et abondante leur rendirent bientôt la santé ; nous oubliâmes tous une partie des maux qui nous avaient frappés ; le récit que nous en faisions semblait pour ainsi dire fabuleux ; on avait peine à croire que tant de calamités pussent affliger des hommes ; on nous regardait avec attendrissement lorsque nous passions dans les rues : combien nous avons fait répandre de larmes en racontant nos déplorables aventures ; nous avions l'air de revenir d'un autre monde, nos dames surtout inspiraient le plus vif intérêt, la pâleur empreinte sur tous leurs traits, la mélancolie qui se peignait dans

leurs regards, leur voix éteinte ou affaiblie, commandaient un respect qu'on ne pouvait définir; on les suivait des yeux aussi long-temps qu'on pouvait les apercevoir; chacune de leurs paroles était recueillie avec un empressement extraordinaire. Bons créoles, les réfugiés du Texas n'oublieront jamais que vous fûtes pour eux plus que des frères, plus que des amis !

CHAPITRE VIII.

Départ de la Nouvelle-Orléans pour la France. — Traversée. — Arrivée au Hâvre.

Je restai encore quelques temps à la Nouvelle-Orléans ; mais enfin l'amour de la patrie l'emporta et je pris le parti de revenir en France. Le brick l'Edouard de Bordeaux, capitaine Aligé, devait mettre à la voile pour le Hâvre ; je m'arrangeai avec lui et le 8 mars je m'embarquai. On fit jusqu'au 19 les réparations nécessaires dans le grément et nous nous laissâmes dériver jusqu'à la Balise, à l'embouchure du Mississipi.

Le 20 mars nous eûmes le pilote à bord pour nous mettre en mer ; mais le vent et

les courans nous jetèrent à la côte où nous fûmes obligés de mouiller.

Le pilote ordonna de porter notre seconde ancre au large pour nous élever, mais le courant et le vent ne le permirent pas. Lui-même fut jeté avec l'embarcation en travers de notre cable et sur-le-champ elle fut submergée avec lui et quatre de nos meilleurs matelots; nous parvînmes à les sauver; ensuite nous draguâmes la chaloupe.

Il ne nous arriva rien de nouveau jusqu'au premier avril.

Le 2 nous reconnumes le banc de *Los-Rokos*, et relevâmes le cayo de Sal, à l'est, quart sud-est, longitude 83.°, 4, 5, latitude 24, S.

Le 10 avril, doublé les îles Bermudes. Jusqu'au 2 mai nous n'eûmes rien de nouveau, et toujours gros temps et grosse mer. Nous jetâmes la sonde et trouvâmes fond à 85 brasses, sable vaseux mêlé de taches noires.

Le 3 mai nous parlâmes à une corvette

de guerre anglaise qui nous donna pour longitude méridien de Londres 12 degrés 40 minutes.

Le 6 mai, à 6 heures du matin, nous aperçumes les îles de Scilly et à 8 heures nous relevâmes le fanal de Ste.-Agnès, à midi. Relevé la pointe de Lands-End, au nord-est du compas.

A 3 heures, relevé la tour à feu au nord du compas, distance de 8 milles.

Nous longeâmes toujours la côte; à 6 heures, pris connaissance des feux du cap Lezard et la pointe de New-Keyan; à 10 heures, aperçu les feux du fanal de Plimouth.

Relevé la pointe dite *Star-Point* à la distance de 9 milles et la pointe de Hope.

Le 7 mai, relevé la pointe dite de Portland, au N. N. E.

Le soir, étant près des îles d'Aurigny au S. S. E., nous virâmes de bord.

Le 8, à 7 heures du matin, relevé le cap de la Hague au S. S. E.

Le 9 mai, à 3 heures après-midi, nous eûmes le pilote à bord et nous fîmes route

pour le Hâvre, avec toutes voiles, grand largue.

A 8 heures nous gouvernâmes au S. E. un quart E. pour reconnaître les feux de la Hève ; le temps était superbe.

Le 10 nous mouillâmes en rade du Hâvre et l'on nous envoya un garde de santé à bord pour faire quarantaine.

Nous descendîmes à terre lorsqu'elle fut finie; je touchai le sol de ma patrie, je m'y trouvai avec un plaisir difficile à exprimer. Après bien des traverses, j'allais rentrer dans ma famille et jouir du repos et de la tranquillité que j'avais cherchés en vain dans le Nouveau-Monde, et guéri de la manie des voyages, je dis avec Virgile :

Per varios casus, per tot discrimina rerum
Forsàn et haec olim meminisse juvabit.

CHAPITRE IX.

Journal de M. Millard.—Départ de Paris.—Arrivée à Bordeaux.—Embarquement.—Traversée.—Arrivée à Philadelphie.

J'ÉTAIS à Paris, sans emploi, j'avais donné ma démission, jouissant d'un très-médiocre revenu, mes jours s'écoulaient dans une ennuyeuse et fatigante uniformité; après avoir passé une partie de ma vie au milieu du tumulte des camps, incapable de me livrer à d'autres occupations et ne pouvant supporter plus longtemps cet état d'oisiveté, je pris le parti de quitter l'Europe et de passer à l'Amérique

pour y rejoindre les réfugiés français qui fondaient une colonie au Texas. Cette détermination n'était point le résultat du mécontentement; je voyais avec plaisir, avec satisfaction même le gouvernement se consolider et s'entourer de la confiance et de l'amour du peuple français ; j'étais encore guidé par cette curiosité qui commande par fois à l'homme qui se trouve libre et maître de ses actions. Quoique je ne fusse pas entièrement dénué de toutes affections particulières, après avoir réglé ce qui pouvait tenir à mes intérêts, je partis à pied de Paris le 18 novembre 1817, pour me rendre à Bordeaux et j'arrivai dans cette dernière ville le 29 du même mois.

Je me dispenserai d'entretenir mes lecteurs de mon séjour à Bordeaux. Le navire le Hunter de Philadelphie était sur le point de mettre à la voile ; je m'arrangeai pour faire la traversée sur ce bâtiment et je m'y embarquai avec plusieurs français. Madame Vasquez, épouse du colonel espagnol de ce nom était à notre

bord, elle soutint avec beaucoup de courage et de fermeté les fatigues et les dangers auxquels nous fûmes exposés pendant la traversée. Nous éprouvâmes plusieurs coups de vent qui nous mirent souvent à la veille de faire naufrage ; ces préliminaires n'étaient pas d'un bon augure, mais comme je ne suis pas superstitieux et que depuis longtems j'étais accoutumé à braver la mort sur le champ de bataille, elle ne pouvait m'effrayer au milieu de l'Océan, et la tempête ne me paraissait pas plus redoutable que les boulets, les obus et la mitraille.

Enfin, après avoir été longtems le jouet des vents et des flots, notre vaisseau entra le 4 mai 1818 dans le port de Philadelphie.

Nous débarquâmes, et, dès que je fus à terre, je me rendis chez M. Dirat, secrétaire de la société française pour lequel j'avais des lettres de recommandation : je les lui remis et il m'accueillit avec une bienveillance particulière. Sachant quel

était le motif de mon voyage, il m'apprit que les réfugiés français étaient partis depuis quelques jours, ayant à leur tête MM. les généraux Lallemand frères, et qu'ils se rendaient dans la province du Texas pour y fonder une colonie qui devait prendre le nom de Champ d'Azile. Il m'observa en outre que je serais obligé de séjourner à Philadelphie jusqu'à ce qu'un nouveau convoi de français partît pour le Texas; il m'offrit ses services et me promit toutes les ressources qui pouvaient rendre mon existence agréable. Je ne puis trop publier les témoignages d'amitié et d'attachement qu'il se plaisait à prodiguer à tous les français.

J'eus le tems de visiter Philadelphie, ses établissemens publics et particuliers, son port où il règne une activité continuelle; on y voyait flotter les pavillons de toutes les nations. J'admirais l'industrie de ce peuple dont les français ont assuré la liberté et qui n'en fait usage que pour assurer sa prospérité en augmentant chaque

jour son commerce. Les américains, grâce au bon esprit qui les dirige, deviendront bientôt une des puissances maritimes les plus formidables du globe et rivaliseront, sans en suivre la politique, ce peuple dont ils ont secoué le joug. En me promenant sur le port, je me rappelais Télémaque dissertant avec Narbal sur le commerce et le gouvernement des Phéniciens.

Heureux pays, me disai-je, tu as éprouvé une révolution, mais elle est terminée. Ceux qui prétendaient te donner des lois ont été obligés de te restituer ces droits accordés par la nature et qu'ils voulaient te ravir; tu en jouis au sein de la paix; tu donnes maintenant un asile aux enfans de ceux qui versèrent leur sang pour ton indépendance, et ces réflexions m'amenèrent à bénir la mémoire de Washington, de Francklin et à donner un souvenir aux français qui furent leurs amis et leurs rivaux de gloire.

Le général (Lallemand) Henri,

fut bientôt de retour à Philadelphie pour diriger sur le Champ d'Asile les français qui y étaient restés ainsi que ceux qui arrivaient journellement en cette ville. J'avais eu occasion d'en voir plusieurs : il régnait la plus grande intimité entre nous, chacun n'avait qu'un desir, c'était de travailler à la prospérité de la colonie, et ne formait également qu'un vœu, c'était que le succès couronnât nos travaux.

Je me rendis chez le général Lallemand ; il m'accueillit avec cette aménité et cette franchise qui le caractérisent et je le priai, au nom de tous mes camarades, qui m'en avaient chargé, de me donner des renseignemens sur ce que nous avions à faire.

Le général me dit de les prévenir qu'ils se tinssent prêts à partir pour le Texas ; qu'ils fissent leurs dispositions en conséquence. Après un entretien assez long avec le général, où je fus à même de reconnaître qu'il joignait aux connaissances les plus étendues la plus douce philantropie

et une modestie plus rare encore, je le quittai et je fus rendre compte de ma mission à mes compagnons de voyage et que bientôt nous partirions pour nous rendre dans notre nouvelle patrie.

Chacun alors se livra à ses réflexions, se communiqua ses projets, le plan de vie qu'il s'était tracé d'après l'idée qu'il se formait des lieux que nous devions habiter, et il n'en était pas un qui ne vît dans l'avenir une source inépuisable de bonheur et de plaisirs.

CHAPITRE X.

Départ de Philadelphie. — Arrivée à la Nouvelle-Orléans. — Départ pour le Texas — Arrivée dans la colonie.

Le général qui ne perdait rien de vue et qui montrait autant d'activité dans l'exécution de ses projets que de sagacité pour les concevoir, fréta un bâtiment pour nous transporter à la Nouvelle-Orléans ; nous partîmes le dix mai et nous arrivâmes le premier juin 1818. Madame Vasquez, qui était avec nous, tomba malade pendant la traversée, et malgré le désir qu'elle avait de rejoindre son époux, il lui fut impossible de songer à quitter la Nouvelle-Orléans, sa ma-

ladie augmenta au point que nous craignions pour ses jours. Cette dame nous donnait à chaque instant l'exemple de la plus grande fermeté et peut être citée comme un modèle d'amour conjugal.

Le 4 juin, grâce aux soins et à la sollicitude de M. Lafite, habitant de la Nouvelle-Orléans, qui nous procura tout ce qui nous était nécessaire pour notre voyage, nous descendîmes le Mississipi qui se jette dans le golfe du Mexique près de *la Balise*, et nous cinglâmes vers Galweston.

Nous touchions au terme de notre voyage et le 14 juin 1818, nous arrivâmes au Champ d'Asile, nous nous réunîmes à nos compagnons de gloire et d'infortune. Comment peindre, exprimer, rendre la manière dont nous fûmes reçus, par le général en chef Lallemand, le général Rigaud et tous les membres de la colonie. Un père ne voit pas avec plus de joie et d'attendrissement ses enfans chéris; des frères ne se retrouvent pas

avec plus de plaisir avec leurs frères ; le général nous pressa tous contre son sein, avec l'expression de la plus touchante amitié, et voulant nous tranquilliser sur notre sort et être certain lui-même que nous serions aussi bien que les circonstances et les localités le permettaient, il nous fit classer dans différentes cohortes.

L'organisation de la colonie était sur le pied militaire, il existait la plus grande subordination ; l'amitié, la confiance, étaient la base de la discipline qui s'observait dans les cohortes.

Les travaux pour les fortifications qui devaient assurer la tranquillité de la colonie et la mettre à l'abri des attaques des nations voisines, étaient déjà commencés. Dès le lendemain de notre arrivée nous nous livrâmes au travail ; tous les réfugiés, sans distinction de rang et grade, y étaient occupés. Le général en chef et autres supérieurs donnaient eux-mêmes l'exemple, et chacun rivalisait de zèle,

d'activité et de dévouement. Nous ne prîmes de repos que lorsqu'il était indispensable; nous étions tous pénétrés de cette vérité qu'en nous mettant dans un état de défense respectable, c'était un pas de plus fait vers le bonheur qui ne pouvait être assuré que par le repos de la colonie. J'employais les momens de repos à prendre connaissance du pays que j'étais destiné à habiter, et je vais faire part de mes observations toutes imparfaites qu'elles sont.

CHAPITRE XI.

Situation géographique du Texas et son étendue. — Son sol. — Son climat. — Ses lacs. — Ses rivières. — Sa population.

La province du Texas, située à la partie la plus septentrionale et la plus orientale de l'intendance de San-luis de Potosi, au Mexique, touche au Nord les contrées sauvages de la Louisiane, à l'Est la Nouvelle Orleans, au Sud le golfe du Mexique, et à l'Ouest St. Ander et Cohanisia separés par la rivière Del-Norte. Le Texas s'étend entre le 27e et le 38e dégré de latitude et entre le 96e et le 10e dégré de longitude du Méridien de Paris ; mais comme il est irrégulier il varie du Nord au Sud de 75 à

150 lieues ; sa longueur de l'Est à l'Ouest, est de 135 à 140 lieues. Le Texas fut découvert en 1520 par les espagnols qui y navigùerent successivement en 1528 et 1539, et les français y formèrent un établissement en 1535, sous le règne de François Ier ; mais ils en furent chassés par les espagnols en 1595.

Les côtes du Texas sont basses, couvertes de sable et marécageuses. En avançant dans l'intérieur on commence à découvrir la végétation, une grande quantité d'arbrisseaux, mais pour trouver des terres fertiles, il faudrait aller à trente ou quarante lieues. La température du Texas est celle du midi ; beaucoup d'arbres conservent leur verdure pendant l'hiver.

Le Texas est traversé par un grand nombre de rivières ; la Sabine qui le sépare à l'est, la Brasso au nord-est, et qui se jette dans le golfe du Mexique, près de la baye de Galweston. Les campagnes environnantes offrent les sites les plus enchanteurs, des tapis de verdure ajoutent à la richesse

du paysage, de belles plantes, les oiseaux les plus rares, font de ces contrées un séjour enchanteur.

Des forêts que la hache a respectées jusqu'à ce jour couvrent une partie du Texas; on y rencontre de distance en distance des prairies où l'on pourrait cultiver les plantes d'Europe, et du milieu des touffes d'arbres s'élève une fumée qui indique le séjour des sauvages. On rencontre dans ces forêts un grand nombre d'animaux et de bêtes fauves et surtout des chevaux sauvages que les naturels ont le talent de prendre et d'apprivoiser.

On trouve encore au Texas beaucoup de serpens à sonnettes. Le congo et le mangeur d'œufs, sont également très-nombreux. Plusieurs Colons furent mordus par ces reptiles. Un seul fut estropié ayant été traité de sa morsure avant que nous connussions le remède propre à sa guérison : c'est une racine qui croît abondamment dans les plaines ; les sauvages nous l'indiquèrent et

ce n'est un des moindres services qu'ils nous ont rendus.

La population du Texas, avant notre établissement dans cette contrée, était d'environ 7000 individus.

Les peuplades sauvages des *Tankards*, des *Panis*, des *Apaches* et des *Camanches* se montrent souvent vers les confins du Texas, et elles ont besoin d'être contenues par la crainte, sans cela elles se livreraient à des excès.

Les antropophages sont les *Karankavès*, nation barbare et toujours errante; ce sont eux qui ayant surpris deux de nos malheureux camarades les dévorèrent, et nous trouvâmes encore sur la terre les restes de leurs membres palpitans. Les postes les plus importans à conserver sont ceux situés sur la rivière de la Trinité et celui de Naquidochès situé sur un petit ruisseau qui se perd dans la rivière de Toya au centre du Texas.

Le choix que les généraux Lallemand avaient fait du Texas pour y établir une

colonie, pouvait faire espérer que le succès couronnerait leurs intentions. Le golfe du Mexique d'un côté, les rivières de la Sabine et de Barosso de l'autre ; au centre deux autres ruisseaux, des prairies, offraient les moyens d'entretenir l'abondance par des communications fréquentes tant avec la terre ferme qu'avec les autres nations. Par quelle fatalité n'avons-nous pu y parvenir ; nous n'avons manqué ni de courage, ni de fermeté. Le sort ne devait point nous persécuter ; s'il accorde ses faveurs à qui vécut sans reproche, qui pouvait y avoir plus de droits que des français toujours fidèles à la gloire et à l'honneur, qui ne s'expatrièrent que pour vivre en paix de leur travail et dont les souvenirs faisaient toute la richesse : avaient-ils tourmenté leur patrie ? Non ; ils voulaient s'opposer à son asservissement et repousser pour la dernière fois ceux qu'ils avaient constamment vaincus pendant 25 ans. Le destin

les a trahis, ils ont succombé ; que la France soit heureuse, ils béniront leur chûte, et les échos du Texas apprendront à redire ces mots sacrés : *Honneur* et *Patrie ;* ils sont gravés sur l'écorce de ces arbres dont la cime s'élève vers les cieux, et ceux qui fréquenteront ces contrées que nous avons été obligés d'abandonner, rendront hommage, nous en sommes certains, à ces sentimens généreux qui animent les Français !

Je n'entrerai pas dans de plus grands détails sur la situation du Texas. Je ne répéterai pas également ce que M. Hartmaun a dit dans son journal de tous les maux que nos avons éprouvés. Echappés comme par miracle à tous les fléaux qui nous nous accablaient, que de grâce ne devons-nous pas à la Providence. Je quittai l'île de Galweston et m'embarquai pour la Nouvelle Orléans sur le bâtiment commandé par le capitaine *Devis*, que le hasard conduisit dans ces parages et qui m'arracha à la

mort qui m'eût bientôt frappé, puisque j'étais sans ressources. Que d'obligations ne lui ai-je pas ; avec quelle générosité, quelle bienveillance il m'accueillit.

Nous arrivâmes à la Nouvelle-Orléans dans le mois d'octobre 1818. Les habitans de cette colonie me prodiguèrent tous les secours possibles avec le plus grand empressement ; sans vêtement, sans argent, ils pourvurent à tous mes besoins : c'est à eux que je dois le bonheur d'avoir revu ma patrie.

Je partis de la Nouvelle-Orléans pour revenir en France, après avoir témoigné mes remerciemens aux Colons qui m'avaient si généreusement secouru : c'est un devoir pour moi de consigner ici leurs noms ; ce sont MM. *Dubueys*, *Fortier*, *Michel* : j'acquitterai, au moins en partie, la dette de mon cœur. Après une heureuse traversée, je débarquai à Nantes, le 3 mai 1819, et je partage aujourd'hui le bonheur que les français doivent au Monarque dont ils savent chaque jour apprécier les nouveaux bienfaits.

EPILOGUE.

À notre départ, le général Charles Lallemand s'était retiré à deux lieues de la Nouvelle-Orléans, sur une habitation qu'il avait prise à ferme : le général Rigaud était au lit de la mort ; sa demoiselle, institutrice dans une maison de commerce aux Appelouses, et son fils commis dans une autre.

La plupart des Colons du Texas, sans emploi, et par conséquent en proie à la plus profonde misère, soupirent à la Nouvelle-Orléans, après leur retour dans une patrie que plusieurs d'entr'eux ont peut-être trop légèrement quittée. Tous, au reste, brûlent de lui consacrer des jours qu'ils trouveraient d'autant plus précieux qu'ils ont eu le malheur d'en passer une partie loin d'elle.

Il est digne de MM. les *souscripteurs*, *en faveur des réfugiés au Champ-d'Asile*, de se rappeller que c'est à ces Colons et non

à d'autres qu'ils ont destiné leurs secours; et puisque le but qu'ils s'étaient proposé, n'a point été atteint, de rendre au bonheur, en les appellant dans leurs foyers, ceux auxquels ils avaient cru l'assurer, sur une terre lointaine, où le silence du désespoir finirait par étouffer le sentiment de la reconnaissance dont il leur est si facile d'entendre la délicieuse expression.

Nous ne terminerons point cet épilogue, sans nous excuser auprès de nos lecteurs de ne point leur donner l'histoire que nous leur avons promise, p. 67 et 90 des amours d'Edouard et d'Adrienne. Peu versés dans la littérature, un homme de lettres que nous avons consulté, nous a fait sentir que des amours romantiques démentiraient notre préface. L'essentiel de notre ouvrage est que les causes de notre ruine soient bien connues; qu'elles soient exposées d'après la plus exacte vérité; qu'enfin les âmes sensibles s'empressent de voler au secours de nos compagnons infortunés, et de rendre

à la patrie des français qui n'ont point cessé de l'être, parce que la mort seule involontaire comme la naissance, peut effacer ce beau caractère auquel nul homme, pendant sa vie, ne saurait se résoudre à renoncer.

FIN.

TABLE

Des Chapitres contenus dans cet Ouvrage.

PRÉFACE, *pag.* 1

CHAPITRE PREMIER, *pag.* 11

Journal de M. Hartmann. — Départ de Strasbourg pour Amsterdam. — Embarquement, — Traversée. — Arrivée à Newyork.

CHAPITRE II, *pag.* 22

Voyage de Philadelphie à Galweston. — Séjour dans cette île. — Départ pour le Champ d'Asile d'un détachement de cent hommes — Ils manquent de vivres ; — Mangent une herbe empoisonnée ; — Echappent à la mort par le secours d'un sauvage indien.

CHAPITRE III, *pag.* 37

Arrivée des embarcations au Texas. — Réunion de tous les colons. — Établissement du camp et des fortifications. — Organisation. — Formation des cohortes. — Proclamation du général Lallemand.

PROCLAMATION, *pag.* 44
DIVISION DES COHORTES, 51
CHAPITRE IV, 70

Plusieurs Nations indiennes nous envoient des députés et font une espèce d'alliance avec nous. — Le repos de la colonie est troublé. — Les Espagnols formant les garnisons de Saint-Antoine et de Labadie, réunis aux Indiens, prennent la résolution de nous attaquer. — Nous nous retirons à Galweston.

CHAPITRE V, *pag.* 75

Arrivée à Galweston; on établit un nouveau camp, l'ancien ayant été incendié. — On élève des retranchemens. — On craint que les vivres ne manquent. — Le général Lallemand part pour la Nouvelle-Orléans, afin de s'en procurer. — Les Espagnols nous envoient un parlementaire pour évacuer Galweston.

CHAITRE VI, *pag.* 85

Le manque de vivres se fait plus vivement sentir. — Nouveaux malheurs. — Tempête. — Innondation. — La mer franchit ses limites, submerge une partie de l'île, détruit les habitations, entraîne nos embarcations et occasionne la perte de nos vivres. — L'eau douce nous manque également. — Le fils du général Rigaud est envoyé à la Nouvelle-Orléans. — On relève ce que l'innondation avait détruit.

CHAPITRE VII, *pag.* 102

Nous quittons l'île de Galweston. — Les uns, après avoir traversé la baie, se rendent à la Louisiane, d'autres à la Nouvelle-Orléans. — Un petit nombre s'embarque, grâce à M Lafite qui, malgré les pertes qu'il avait éprouvées, vient à notre secours.

CHAPITRE VIII, *pag.* 108.

Départ de la Nouvelle-Orléans pour la France. —Traversée. — Arrivée au Hâvre.

CHAPITRE IX, *pag.* 112

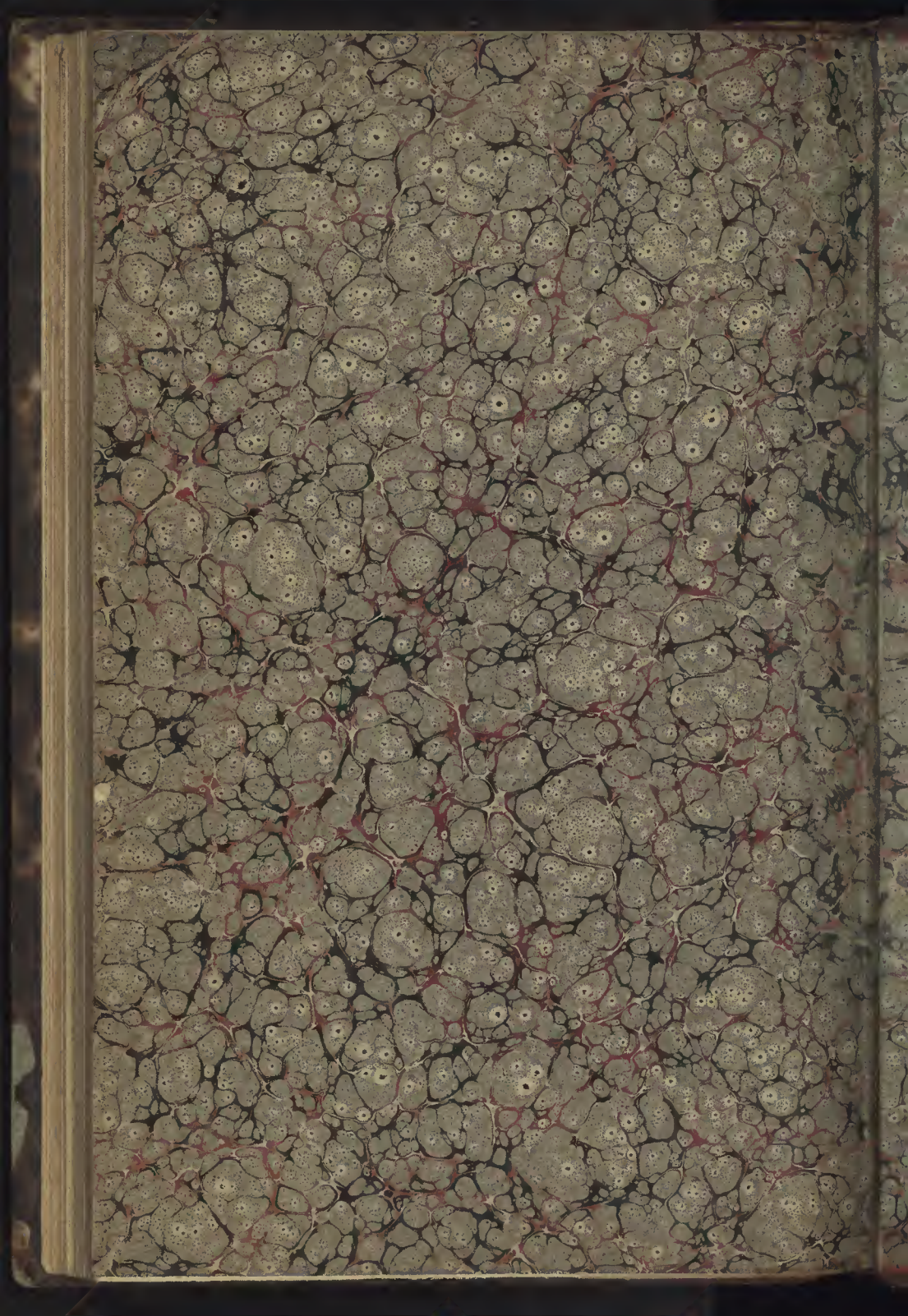
Journal de M. Millard. — Départ de Paris.— Arrivée à Bordeaux. — Embarquement. — Traversée. — Arrivée à Philadelphie.

CHAPITRE X, *pag.* 119

Départ de Philadelphie. — Arrivée à la Nouvelle-Orléans. — Départ pour le Texas.—Arrivée dans la colonie.

CHAPITRE XI, *pag.* 123

Situation géographique du Texas et de son étendue. — Son sol, — Son climat. — Ses lacs.— Ses rivières. — Sa population. — Départ de Galweston. — Arrivée à la Nouvelle-Orléans. —Départ. — Arrivée à Nantes.

Fin de la Table.

4 p. l.
135
1 bl + 1 l